

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Sainte Jeanne d'Arc

L'éclairage moderne record de gaspillage !

La crise de la politesse

Un programme cohérent et une solide organisation

« La défense de l'Occident »

Le resserrement de l'Entente

Les idées et les faits : Chronique des idées : *Novissima verba*, Mgr J. Schyrgens. — Rome —

Irlande — Mexique

Stanislas Fumet

J. Tillieux

Baron Georges de Montenach

Louis Picard

G.-K. Chesterton

Comte Louis de Lichtervelde

La Semaine

♦ *New-York-Paris d'un seul coup d'aile !* Magnifique victoire de l'intelligence et de la volonté, sur la matière et les forces naturelles.

L'enthousiasme déchainé par la prouesse de Charles Lindbergh, enthousiasme encore accru par la belle simplicité du sympathique vainqueur et par le chevaleresque de ses gestes, est venu démontrer qu'en ces temps de matérialisme triomphant et de sensualisme éhonté, un grand fonds d'idéalisme demeure au fond de l'âme contemporaine façonnée par vingt siècles de christianisme.

Et ce feu sous la cendre s'est réveillé soudain, et la flamme s'est élevée haute et claire, pour célébrer l'admirable exploit du jeune aviateur américain.

♦ En Angleterre, autre victoire, celle de la raison sur l'utopie : Londres a rompu avec Moscou.

Qu'après la guerre l'Europe ne se soit pas coalisée pour écraser le bolchevisme, restera une des très grandes fautes de l'histoire. Mais comment qualifier l'aberration des hommes d'Etat qui ont cru qu'ils apprivoiseraient le monstre, qu'à jouer au plus fin avec lui on retirerait plus d'avantages qu'on ne subirait de dommages ?

Moscou ne rêve que révolution mondiale. Toute occasion est bonne aux bolchevistes pour miner une civilisation bourgeoise qu'ils espèrent bien faire sauter. Il était absolument certain, a priori, qu'ils utiliseraient toutes les relations avec les puissances capitalistes — relations diplomatiques ou commerciales — pour leur propagande communiste, et qu'accepter de les traiter en civilisés, en égaux, équivaldrait à se lier à leur merci. L'Angleterre fut parmi les pays qui, dans un esprit de business, se décidèrent à courir la dangereuse aventure. Elle en revient !

Espionnée, harcelée chez elle et dans ses colonies, la Grande Bretagne a fini par être convaincue qu'il est des maux auxquels on ne fait pas leur part.

Moscou n'en continuera pas moins à soulever l'Asie et à fomenter des troubles en Angleterre, en France, partout où l'occasion se présentera.

Ah ! si on avait écrasé le serpent dans l'œuf !.. Si seulement on avait encouragé ou laissé faire Wrangel...

Mais Lloyd George « *knew better* » comme disent les Anglais. Plus exactement : ses conseillers financiers, qui conjoignent politique et économique, idées et livres sterling, ont cru que le bolchevisme était « une possibilité d'affaires ». Leur erreur grossière coûte cher au contribuable anglais.

♦ Un volumineux rapport (cinq volumes !) de la commis-

sion d'enquête parlementaire du Reichstag sur la violation du droit des gens par les armées impériales vient d'être déposé. Il conclut à l'existence des francs-tireurs belges, à la légitimité des déportations d'ouvriers, des destructions d'usines pour mesures militaires, de la guerre des gaz, de la guerre sous-marine à outrance.

La question de la violation de la neutralité belge sera examinée ultérieurement.

Aux fervents de Locarno et de Thoiry, les Allemands se chargent d'administrer, très régulièrement, la douche salubre. Tant mieux ! S'ils étaient plus forts et meilleurs psychologues, ils cacheraient un jeu dont nous risquons fort d'être les dupes.

Mais ils sont si maladroits !

Le leader nationaliste, comte Westarp, ne vient-il pas de déclarer que l'Allemagne, soucieuse de sa sécurité, menacée par... « la France qui augmente sans cesse sa formidable armée », exige le désarmement général !..

Le criminel désarmé demande que les gendarmes rendent, eux aussi, leurs armes...

♦ La Conférence économique internationale, qui se tenait à Genève, vient de terminer ses travaux. Elle a dénoncé le mal protectionniste et recommandé que les Etats prennent des mesures immédiates pour abaisser ou supprimer les barrières douanières.

Hélas ! comme écho à ces paroles de sagesse, le chancelier Seipel vient de déclarer qu'il faut bien que l'Autriche protège son industrie, qu'à son corps défendant et sans être le moins du monde protectionniste, il se doit pourtant de n'être pas utopiste et de faire comme font les autres !

Plus que quiconque, la Belgique a un intérêt vital à ce que s'abaissent les murailles douanières. Il nous faut vivre de notre travail, donc d'exportation, d'échanges, de commerce. Depuis la guerre, les barrières douanières ont augmenté beaucoup en nombre (nouveaux pays) et en hauteur. C'est à qui se protégera davantage. Les Etats-Unis arrivent bons premiers dans cette course.

Ce n'est pas encore demain que les choses iront mieux. Chaque nation défend son intérêt particulier, même s'il est évident que cette lutte d'intérêts particuliers nuit grandement à l'intérêt général, et donc, en fin de compte, aux intérêts particuliers que l'on prétend promouvoir.

Mais voici la difficulté : Comment empêcher que les réformes anti-protectionnistes qu'entreprendrait un Etat ne soient exploitées contre lui par les voisins ? Comment commencer une réaction ? Et qui s'y risquera le premier ?

Sainte Jeanne d'Arc⁽¹⁾

I.

Lorsque rien ne va plus, que la machine des princes la mieux combinée a l'air décidément cassée, que l'espérance en larmes tombe de chagrin et de fatigue sur la route barrée par un obstacle insurmontable, quand la partie semble perdue et que le mieux, à tout prendre, serait de renoncer, que l'homme enfin *n'a plus qu'à s'en aller*, — c'est le moment favorable pour les anges de Dieu.

Il y a une détresse en bas, il y a une grande pitié, par exemple, au royaume de France; il y a un découragement, une manière de mort. Cela déclenche, dirait-on, une autre manière de vie, en haut. Cela fait attrait, cela fait appel à Dieu, sans que rien ne bouge ni qu'on entende aucun bruit. Mais il y a un va-et-vient des anges affairés qui tissent la trame de miséricorde entre le ciel et la terre.

Le royaume de France, consacré par saint Louis, voit ses proportions se réduire de jour en jour. Charles VI est mort. Le dauphin, qui aurait peut-être l'ambition de maintenir le royaume que certains lui reconnaissent par générosité, se replie progressivement vers le Midi. En 1429, on lui ôte Orléans, il se retire à Chinon et songe à laisser la France agoniser toute seule : il pense à fuir en Espagne.

On se souvient du crime d'Isabeau, sa mère. Alliée au duc de Bourgogne, elle a fait signer à Charles VI le Fou, dit le Bien-Aimé, le traité de Troyes, qui livre le pays aux Anglais. Mais cela ne lui a pas suffi. Elle a jeté un trouble mortel dans le cœur du dauphin Charles, son propre enfant, en l'amenant à croire qu'il n'était pas du sang royal. Alors le jeune homme, pour se consoler, pendant qu'il perd ses villes, fait la noce. Le soir, dans sa chambre, il ne rit pas toujours. Il se prenait parfois la tête dans les mains et conjurait Dieu de lui révéler si vraiment il était l'héritier légitime de la couronne de France. L'Angleterre s'enflait, hors de chez elle, à mesure que la France allait se rétrécissant, qu'elle s'évanouissait comme l'identité de son pauvre prince. La Bourgogne perfide lui ouvrant toutes les issues, l'Angleterre écrasait d'un pas lourd et méthodique la terre du royaume humilié. C'était la victoire gigantesque pour elle, essoufflante, inébranlable, qui la comblait au delà de ses désirs et mettait fin à la guerre de Cent ans.

— N'y a-t-il pas un cœur où Je puisse habiter? demande le Roi des cieux. N'y a-t-il pas, aux Marches de Lorraine, un cœur d'enfant qui soit assez virginal pour contenir quelque chose de Ma volonté, un reflet de Ma toute-puissance? Mais il Nous faut, comme toujours, pour répondre à Notre intention, une *vierge* dont la virginité d'âme et de corps ne soit pas seulement une réalité, mais sa raison d'être. Une vierge dont on puisse dire qu'elle n'est pas une pucelle mais qu'elle est essentiellement la *Pucelle*.

Dieu aime à se glorifier dans une matière intacte. Il aime avant tout à se substituer. Là où la faiblesse est criante, il introduit sa force. Là où l'humilité est avouée, il bâtit une maison à sa splendeur. Et voici les anges qui partent de ses mains comme des éclairs pour refaire le royaume de France, que Jeannette, dans son cœur, a rétabli.

Elle a treize ans et file le chanvre à Domrémy, ou garde les brebis de son père. Tous n'avaient qu'à se louer d'elle, depuis le curé jusqu'aux mendiants, en passant par les parents chéris, Jacques d'Arc et Isabelle son épouse, et tous les voisins, et les enfants du village, ceux avec qui elle joue, Hauviette sa compagne et les autres. On lui reprochait bien un peu sa piété excessive,

(1) Que M. Stanislas Fumet veuille bien trouver ici nos vifs remerciements pour l'amabilité avec laquelle il a bien voulu nous autoriser à publier en Belgique sa sainte Jeanne d'Arc, destinée à l'ouvrage que prépare M. Gabriel Mourey.

son goût des pèlerinages. Plutôt que de jouer, elle se plaisait à faire des couronnes pour Marie, elle aimait surtout à se retirer à l'écart et « s'entretenir avec Dieu ». Mais elle était laborieuse. Elle s'occupait volontiers des malades et montrait une grande tendresse pour les pauvres. Signe divin, en vérité. A Domrémy, on a su qu'elle faisait coucher les pauvres dans son lit. Elle déclarera, plus tard, qu'elle est « venue pour consoler les pauvres et les indigents ». Et Pasquerel, son chapelain, qui fut de toutes ses batailles et ne la quitta point d'Orléans à Compiègne, nous a légué ce témoignage de lumière : « Elle était en effet très pieuse envers Dieu et la bienheureuse Marie, se confessait presque chaque jour et communiait fréquemment. Lorsqu'elle se confessait, elle pleurait. Quand elle était dans une localité où il y avait un couvent de mendiants, elle ne disait de lui rappeler le jour où les petits enfants des mendiants recevaient l'Eucharistie, pour qu'elle la reçut avec eux... »

C'est à treize ans que Jeannette fut interpellée par saint Michel pour la première fois. Mais elle ne savait pas au juste de qui venait cette voix; elle ne la connut pour une voix d'ange que la troisième fois que l'accent lui en parvint. Mais à la première elle eut seulement grand peur. Il était midi, en été; Jeannette se tenait dans le jardin de son père; elle entendit cette voix qui l'invitait à « se bien conduire ». Car toute la question est là : marcher sans détour vers le but. Au procès de Rouen, elle spécifiera que ce n'était pas lendemain de jeûne. « J'entendis cette voix à ma droite, vers l'église; rarement je l'entends sans qu'elle soit accompagnée de clarté. » Souvent dès lors, isolé ou « entouré d'anges du ciel », saint Michel lui parla et elle comprit qu'il était messager de Dieu. Un jour il lui commanda : « Va en France! »

Quand ce n'était pas saint Michel qui visitait Jeannette, c'étaient leurs deux amies des cieux, sainte Catherine et sainte Marguerite. Elles lui venaient aussi comme des voix et des faces couronnées, mais Jeannette également éprouvait leur corps, et même elle les embrassa, ce dont les juges de chair lui tiendront rigueur. Il y avait près de Domrémy un très grand hêtre, dénommé l'Arbre des Dames ou l'Arbre des Fées, droit et beau « comme un lis ». Le dimanche de *Laxare*, les enfants avaient coutume d'aller chanter à son ombre et l'entourer de leurs rondes. Puis ils mangeaient et allaient se désaltérer à la Fontaine des Groseilliers. Jeannette s'y rendait comme ses camarades, mais à y danser elle préférerait y chanter et y tresser des guirlandes. Les robes sinistres de Rouen et de Paris ont basé tout le procès infâme sur l'insinuation que Jeannette se serait vouée au Diable sous l'Arbre des Fées, qu'elle aurait prononcé des incantations à la Fontaine. Tout juste est-il que les saintes lui ont parlé à la Fontaine des Groseilliers, mais elle oubliera même ce qu'elles lui contèrent là.

Elle hésite longtemps; c'est une fille prudente, raisonnable, qui ne s'en laisse pas accroire. Il faut que les voix reviennent à la charge, que Dieu se révèle bien nettement, bien clairement, pour que la petite fille s'habitue à l'idée de quitter la maison paternelle. Son père avait eu un rêve à son sujet : il la voyait s'éloignant avec des hommes de guerre; or, accepter qu'elle suivit des soldats, non! il eût préféré la noyer dans la Meuse. Pendant ce temps, un dicton courait : « Une fille viendra du Bois Chesnu et chevauchera sur le dos des archers. La France perdue par une femme sera sauvée par une vierge des Marches de Lorraine. » Derrière Domrémy se trouvait un bois, dénommé précisément le Bois Chesnu. Tout était pour convaincre Jeannette. De treize à dix-huit ans, elle résista loyalement à ses voix. A la fin, c'en est trop : la vierge de Lorraine se dresse et tourne son regard vers Orléans, qui est dans la possession des Anglais. Ainsi fit Marie, qui répara le méchant travail d'Eve. Ainsi Jeannette la Pucelle se rendit auprès du seigneur Robert de Baudricourt, à Vaucouleurs, espérant obtenir de lui un équipement et des hommes pour aller surprendre le dauphin mo-

rose qui songeait à l'Espagne, et dont la Pucelle voulait faire un roi. « En nom Dieu », qu'il soit roi de France, lui que sa mère Isabeau a déshérité si cruellement de tout bien, dans son esprit, dans son âme et dans son corps.

Il le mérite, parce que sa partie est perdue et qu'il est lamentable.

II

Cette canonisation de Jeanne d'Arc éclaire toute son œuvre par le dedans. Il y a un mot qui est la clef de son histoire. C'est le mot : *Va!* Depuis l'âge de treize ans, il frappait son oreille comme une fanfare et il s'accompagnait de termes surhumains : « Va, fille *Dé!* Va, fille de Dieu, fille de l'Eglise, fille au grand cœur! » Pouvait-elle ne pas obéir plus longtemps? A Vaucouleurs, elle s'adresse donc à Robert, qui gardait la ville pour Charles VII. Mais celui-là rit de cette enfant audacieuse, habillée de rouge et qui parlait de son Seigneur, à elle, et disait à Robert, : « qu'il eût à mander au dauphin de se bien tenir, de ne pas cesser la guerre, que le Seigneur lui donnerait secours avant le milieu du carême suivant; que le royaume de France ne lui appartenait pas, à lui dauphin, mais à son Seigneur à elle; que son Seigneur voulait que le dauphin fût roi et eût le royaume en *commende*, qu'elle le ferait roi malgré ses ennemis et le conduirait au sacre. — Mais quel est ce Seigneur dont tu me parles? demanda Robert. — Le Roi du ciel », répondit-elle...

Robert de Baudricourt conseilla à son oncle de la ramener chez son père, avec des claques. Mais elle ne se décourage pas; elle est seulement impatiente de joindre le roi : « le temps lui semblait long comme à une femme enceinte ». Et elle disait qu'elle irait à Chinon, dut-elle « y user ses jambes jusqu'aux genoux ». Cependant plusieurs chevaliers eurent confiance en elle. Ils la persuadèrent de quitter ses vêtements de femme, procurèrent à Jeannette un costume d'homme, avec tout l'équipement militaire, et lui firent don d'un beau cheval de seize francs. Puis ils l'escortèrent jusqu'à Chinon, lieu de la résidence du dauphin, où ils arrivèrent secrètement au bout du onzième jour.

* * *

C'est ici que le caractère surnaturel de la mission de Jeanne d'Arc commence à apparaître dans toute sa profondeur et que, généralement, on omet de la suivre. Les témoignages sont unanimes sur la simplicité de cette fille. « Fille très simple, excepté en fait de guerre, où elle excellait », ont dit les soldats. Mais les mêmes la préniaient pour un miracle; il suffisait de se battre sous sa bannière ou de s'étendre la nuit à côté d'elle pour avoir la certitude qu'elle était une sainte. La sainteté de Jeanne d'Arc est quelque chose comme le ciel appuyé sur la terre. Elle vit à la fois, en toute innocence, dans le monde spirituel, avec Michaël et ses armées, avec les saintes Marguerite et Catherine, et est solidement maintenue à la terre par une nature positive, réelle, enjouée, et surtout par cette faiblesse de femme qui la rend presque timide à l'abord de la souffrance.

Quand cette humble et hardie fille se présenta devant Charles VII et qu'elle le reconnut dissimulé parmi ses courtisans, qu'elle alla droit à lui, ainsi qu'elle faisait tout, Jeanne d'Arc était plus qu'un être humain : elle apportait toute la cour du ciel avec elle. Son message tenait entièrement dans cette royauté mystérieuse qu'elle vint offrir au dauphin sous des espèces surnaturelles. Jeannette proposait le ciel à la France meurtrie, à la terre de Charlemagne et de saint Louis offensée les armes inexprimables du Dieu Sabaoth. Elle a raconté aux juges, avec des intonations d'extase et de triomphe, que ce n'était pas la Pucelle mais un ange qui avait donné à son roi cette couronne prodigieuse, dont la seule pensée, bien qu'ils ne voulussent pas l'accueillir dans leur esprit charnel, était si désagréable à ces domestiques de la victorieuse Angleterre. Les anges du paradis ne manquaient pas autour de l'ange qui « vint de haut, entra par l'huis de la chambre, fit révérence au roi, s'inclinant devant lui. » Quant à la couronne, c'était le signe dont il sera question durant tout le procès. « — Où est-il votre signe? — Mon signe est au *trésor du ROI*. »

* * *

Les saints n'ont d'existence que pour sanctifier la terre. Il faudrait s'élever à leur place et non point les imaginer à la nôtre pour comprendre leur parole et leur action comme il se doit. Jeannette

est « fille de Dieu ». Cette paysanne sainte et visionnaire marche dans le ciel sur la terre. Ce n'était pas le fils d'Isabeau qu'elle adorait et en qui elle voyait le meilleur des chrétiens; ce n'était pas ce garçon ingrat qu'elle saluait de son chaperon à la manière angélique; c'était celui à qui cette invisible couronne était dédiée : sous ce chiffon de roi, elle honorait le mandaté du Roi des cieux. La scène de la rencontre avec le gentil dauphin, pour elle, se passe dans le ciel. Or Jeannette a révélé la solution politique et il n'en est point d'autre. C'est la solution divine, que lui ont inspirée saint Michel avec Catherine et Marguerite : la terre n'est à personne, sinon au Roi des cieux. Mais elle est mise en *commende* entre les mains de qui la rend au Créateur. Et c'est pourquoi Jeanne, aussitôt qu'elle fut dans la chambre du dauphin, avec le duc d'Alençon qui rapporte l'événement, et le sire de La Trémouille, sollicita du roi de France « qu'il voulut bien faire don de son royaume au Roi des cieux ». Alors le surnaturel et le naturel pourront se compénétrer dans l'ordre du royaume soumis, tant qu'il n'y aura pas prévarication de la part du vassal. Il est un fait : c'est que depuis Israël il n'y avait pas eu de vérité politique aussi claire, Jeanne inaugure la doctrine du Christ-Roi, qui absorbe l'humain dans le divin. Qu'importe si on l'a mal entendue; qu'importe si Charles VII s'est empressé de la trahir : elle-même a démontré ce qu'était cette politique, par son œuvre d'un an et par le sens imprévu qu'elle a donné à la guerre, enfin par sa mort déchirante qui rappellera toujours celle de Notre-Seigneur.

Elle découvrit au dauphin qu'il était héritier légitime, car elle avait connu, en vision, le secret de son inquiétude qu'il gardait jalousement par devers soi, et il lui avait été dit que cette inquiétude était mal fondée, qu'elle eût à le lui communiquer. Le roi en eut une grande émotion et dans l'instant il crut en Jeanne.

Après avoir été examinée et interrogée à Poitiers, et déclarée véridique, Jeanne la Pucelle fit lever le siège d'Orléans, pour l'émerveillement des plus intrépides capitaines du royaume : le Bâtard d'Orléans, le duc d'Alençon, et le sire de Gaucourt. Les Anglais avaient la force et le nombre, ils avaient les armes, notamment ces arbalètes luxueuses qui manquaient aux Français; ils étaient organisés et infailliblement vainqueurs. « Ne craignez pas leur nombre, disait la jeune fille montée sur son cheval blanc; n'hésitez donc pas à donner l'assaut, Dieu conduira votre entreprise... » Puis, sans perdre de temps, derrière la bannière de la Pucelle, on attaqua Jargeau, Meung-sur-Loir, Beaugency et Patay, qui tombèrent successivement. Tout son génie stratégique, qui est inouï, cette fille ignorante ne le demande qu'à « son conseil ». Devant Orléans, à Dunôis : « — Est-ce vous qui êtes le Bâtard d'Orléans? — Oui, lui répondis-je, et je suis bien heureux de votre arrivée! — Est-ce vous qui avez dit que je vienne de ce côté et que je n'aie pas directement du côté où se trouvent Talbot et les Anglais? — Oui, et de plus sages que moi sont du même avis... — En nom Dieu, dit-elle alors, le conseil de mon Seigneur est plus sage et plus sûr que le vôtre! »

Elle n'agissait jamais sans qu'elle eût une indication d'en haut, tant pour faire la guerre que pour répondre à ses juges. De son conseil nous savons ceci, par le témoignage de Jean d'Aulon son intendant : « Ils estoient trois ses conseillers, desquelz l'un estoit toujours résidamment avec elle, l'autre aloit et venoit souventesfoys vers elle, et la visitoit, et le tiers estoit celui avecques lequel les deux autres délibéroient. » Elle vivait plus encore selon la prière qu'elle ne priait, anéantie d'héroïsme dans la substance des trois vertus théologales. A Orléans, les hommes, les femmes, les enfants couraient derrière elle, pour toucher son vêtement. C'est qu'elle était plus un ange de Dieu, à leurs yeux, qu'une jeune fille.

Mais sa guerre était une paix active. C'est en cela que nous voyons la qualité surnaturelle de sa vocation, que nous retrouvons le style, dans l'ouvrage insensé qu'elle a pu faire en un an, du chef des milices célestes qui s'exclame devant Lucifère insurgé : « Que Dieu te réprime! » La guerrière par obéissance opère exactement de la même façon. Elle n'a point de volonté belliqueuse; elle n'a plus de volonté à elle, parce qu'elle a choisi celle de son Seigneur contre laquelle les esprits bienheureux lui ont fait échanger la sienne, à Domrémy. Ce qui l'étonne le plus, c'est que l'on résiste à Dieu. Elle, bien au contraire, elle se laisse par lui, en riant, manier comme une lance. A la besogne, elle a l'air de donner des ordres : elle les transmet. Réfléchit-elle? Fort peu : elle obéit à des voix, à des indications de lumière. Elle lève son étendard : elle est un geste. Elle est la confiance de la chrétienté.

Comme les amis de Dieu, Jeanne possède une épée : au vrai,

une étrange épée, que l'on a déterrée derrière un autel, dans l'église Sainte-Catherine de Ferbois, à la suite d'une de ses visions. Mais, épée de Dieu, à quoi bon dégainer son épée d'homme, fût-elle miraculeuse? Elle chevauche une bannière à la main, « pour ne pas faire usage d'épée », explique-t-elle, « pour ne tuer personne ». L'arme exaltée, la bannière, le signe réginal de la gloire, un pan du ciel avec le portrait de Jésus-Christ qu'elle a fait peindre dessus. Et les Anglais, à la vue de sa bannière, sont pris de panique. Il était impossible de les déloger de France. Dunois, d'Alençon, La Hire, Xaintrailles avaient eu beau y mettre tout leur cœur, leur science et toute leur énergie, les Anglais installés ne bougeaient pas plus que des bûches, si ce n'était qu'ils avançaient un peu, réduisant d'autant le royaume de France. Mais, lorsque se montra la Pucelle, avec sa candide bannière à la main et cette clarté d'hostie dans la fraîcheur de son visage, désormais finie la tranquillité de ces soudards; la victoire était compromise! Il y a un *charme* dans le camp des Armagnacs; on jure contre, on crache à son nom, on blasphème Jeanne et sa pureté, on l'insulte par-dessus les lignes, on la fait pleurer; mais on tremble d'angoisse et l'on abandonne les positions les plus confortables. Elle guide ses troupes dans un enchantement.

Sa peine profonde est de voir couler le sang d'autrui, de ses amis et de ses ennemis. Quand la bastille d'Orléans fut enlevée, Jeanne, ayant été blessée, comme elle l'avait prédit la veille, d'une flèche « qui lui pénétra d'un demi-pied entre le cou et l'épaule », et n'ayant pourtant cessé de combattre jusqu'à ce que son armée fût maîtresse de la place, défendit, le lendemain de la grande bataille, comme les Anglais s'étaient massés en ordre pour se retirer, « qu'on attaquant ni qu'on exigeât d'eux quoi que ce fût, voulant qu'on les laissât aller sans être poursuivis, ce qu'ils firent ». Dès lors, ajoute Dunois, « la ville fut délivrée ».

C'est le même Bâtard d'Orléans qui raconte comment Jeanne avait eu assistance de Dieu pour gagner cette bataille. Après qu'elle eut été blessée, Jeanne refusa tout soin pour elle. « L'assaut dura sans interruption depuis le matin jusqu'à huit heures du soir. » La situation semblait désespérée, Dunois voulait abandonner les lieux. Mais la Pucelle le rejoint et lui dit de patienter. « Sur ce, elle monte à cheval, se retranche dans une vigne, seule à l'écart, reste en prière pendant un demi-quart d'heure, puis, revenant et saisissant sa bannière des deux mains, elle se place au bord du fossé. Une subite épouvante s'empare des Anglais... » C'est l'ange de Dieu, sous l'armure de la Pucelle, qui les terrorise.

A Beaugency, La Hire, qui commandait l'avant-garde, ce dont Jeanne était fort contrariée parce qu'elle redoutait les carnages de ce trop violent soldat, fit un exemplaire massacre des Anglais. Jeanne d'Arc en eut une grande pitié. Comme elle voyait qu'un Français chargé de conduire des prisonniers venait d'en assommer à moitié un, la Pucelle « descendit de son cheval, fit confesser l'Anglais, lui soutenant la tête elle-même et le consolant de son mieux ».

Il faut bien entendre ce sens pacifique de la vocation de Jeanne. Ce n'est rien d'autre qu'une extermination de la guerre, cette campagne victorieuse où le destin du royaume est laissé à Dieu, où tout le terrain usurpé est rendu progressivement à qui de droit, comme une plage dont la mer se retire. C'est du ciel que Jeanne d'Arc réglait le mouvement de ses armées. Elle traduit en gros langage les ordres qui lui parviennent d'en haut, tout adaptés à son esprit, à son cœur, à sa bouche. On connaît de ses mots exquis, notamment cette lettre aux Anglais : « Vous, hommes d'Angleterre, qui n'avez aucun droit en ce royaume, le Roi des cieux vous mande et ordonne, par moi, Jeanne la Pucelle, que vous quittiez vos castilles et retourniez en votre pays, ou sinon je ferai de vous un tel *hahu* qu'il y en aura éternelle mémoire... » Elle avait la réplique aisée, les membres agiles, comme l'âme prompte et libre. Mais elle chevauchait spirituellement entre ciel et terre. A ses yeux, la France était un écran sur lequel se jouait la volonté divine. Pour elle et par elle, il y avait une action sacrée à remplir au royaume de France, qui fût l'ombre temporelle d'un problème d'éternelle justice. Evidemment, elle ne réalisait pas toutes ces pensées; sa foi lui tenait lieu de toute métaphysique; mais elle accomplissait, en croyant être un instrument vulgaire, un soldat humble et puissant, — attachée fortement à sa bannière pacifiante, — l'œuvre du Roi des cieux qui se propage à travers notre obscurité. Elle vit sa mystique dans une matière de guerre, pour obéir à Dieu. Tout ce qui se produit en elle à l'intérieur prend corps à l'extérieur d'une manière fabuleuse. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus expliquera très bien la

mission de sa sœur aînée : de quoi s'agit-il, au bout du compte, sinon de chasser l'envahisseur de tout le territoire qu'il occupe *dans notre âme* et de faire revenir le vrai Roi pour y être sacré?

La question suprême, en effet, c'est le sacré du roi, son couronnement à Reims. Parce que le sacré, pour Jeanne, signifie non pas la légitimation des titres du dauphin, mais la divinisation symbolique de sa royauté. La première chose qu'il faut que le roi rende à Dieu, c'est le royaume qu'il est appelé à gérer par interim. Le Christ est seul Roi, mais le roi de France, qui lui jure soumission et fidélité, sera son lieutenant. Il y avait eu une parole si belle de Jeanne à Charles VII lorsqu'il s'était engagé à l'abandon total, entre les mains de Dieu, du royaume qu'il ne recevait qu'en *commende* : « Vous voilà, lui avait-elle dit, le plus pauvre chevalier de votre royaume! » La cérémonie du sacré, à laquelle assiste la Pucelle en beau costume, son étendard à la main, debout à quelques pas du roi, est la confirmation solennelle de ce qu'elle avait promis à Charles : « Vous mande le Roi des cieux par moi que vous serez sacré et couronné à Reims, et que vous serez le lieutenant du Roi des cieux *qui est roi de France*. » La bonne ville, qui appartenait encore aux Anglais mais que Jeanne d'Arc avait sollicitée d'une lettre, comme elle avait fait pour Châlons et pour Troyes, ouvrit ses portes à sa requête et les habitants de Reims allèrent à la rencontre du cortège pour souhaiter Noël au roi Charles VII. On peut dire que le couronnement, qui eut lieu dans la cathédrale, où la sainte ampoule fut apportée, et parmi l'éclat des trompettes de jubilation, est une alliance de la France et du ciel, par la sainteté de Jeanne d'Arc, mais dont, hélas, Charles VII ni un autre ne pouvait remplir les conditions. La sainteté seule est fidèle. Et Jeanne, qui vivait dans la lumière des anges et qui reproduisait comme elle pouvait le plan éblouissant de Dieu, Jeanne, qui était capable, à Lagny, de ressusciter un petit enfant mort depuis trois jours, simplement pour qu'on eût le temps de le baptiser, ne doutait point que Charles VII garderait une alliance aussi avantageuse. Elle aimait son roi comme le caractère temporel du règne de Jésus-Christ. Et, le lendemain de la cérémonie du couronnement, celui-là ne pense plus qu'à se reposer de toute cette gloire trop rapide. Le malheureux en avait assez. Jeanne lui hausse la tête dans le ciel qui est irrespirable pour lui.

* * *

Il fallait en finir avec les Anglais. Charles VII ne le comprit pas. Le lieutenant de Dieu préféra écouter Regnault de Chartres et La Trémouille, les mauvais conseillers, qui étaient jaloux de l'influence de la jeune fille. Au lieu de marcher sur Paris démoralisé, qui eût cédé, Charles songe à des trêves, il s'installe à Compiègne et laisse Jeanne aller seule planter sa bannière sous les murs de Paris. Le roi fait semblant de la rejoindre, il s'arrête à Senlis, envoie le duc d'Alençon à Jeanne, le rappelle et, finalement, oblige cette dernière à se replier à Saint-Denis. Jeanne est effrayée, elle se lamente : on fait violence à ses voix. Il ne lui reste qu'une ressource : prendre une revanche sur l'autre rive de la Seine, qu'elle compte gagner à l'aide d'un pont que le duc d'Alençon a construit. Au matin, quoique blessée à la cuisse par un vireton, elle s'apprête à recommencer l'attaque avec tous ses gens. Mais dans la nuit, par ordre de Charles VII, le pont a été démolé...

Ce trop humain lieutenant de Dieu avait froidement trahi la sainte. Du jour où, lui, le sujet couronné, le roi rendu responsable par le fait du sacré, eut manqué à la mission divine de Jeanne d'Arc, il en résulta un trouble dans toutes les opérations où Jeanne s'avança. Elle n'était plus libre; une volonté médiocre et commune introduisait le désordre dans son programme d'archange. Charles VII le roi s'en est retourné vers la Loire. Nous savons maintenant qu'il avait pactisé clandestinement avec les Bourguignons. Pour que Jeanne d'Arc renonce à Paris, qui se vengera bientôt d'elle, il la fait rappeler de Saint-Denis. A compter du 13 septembre 1429, Jeanne et le duc d'Alençon suivent le roi. Puis ils se séparent pour toujours. Jeanne demeure à Bourges, s'empare en novembre de Saint-Pierre-le-Moustier et s'assied en vain, sans que ses voix le lui suggèrent, la Charité-sur-Loire. Elle reste plusieurs mois auprès du roi et de la reine, puis, n'y tenant plus, poussée par la volonté impérieuse de « buter les Anglais hors de toute France », quitte le château de Sully sans prendre congé du roi, avec d'Alençon, Pasquier et leurs gens, et l'on se met en marche vers Paris. Elle défait les Bourguignons et les Anglais à côté de Lagny; à Melun, le jour de Pâques, ses voix lui annoncent

qu'on se saisira d'elle, qu'il le faut, et qu'elle doit l'accepter de bon gré. Enfin, le 23 mai 1430, quinze mois après son départ de Domrémy, douze mois après la délivrance d'Orléans, elle se rend pour la quatrième fois à Compiègne, à l'« heure secrète du matin », avec avec une force de 4 à 500 hommes, en vue de secourir cette ville que les Anglais et les Bourguignons ont commencé àassiéger.

C'est là que Jeanne tomba dans une embûche, fut précipitée en bas de son cheval par cinq ou six archers qui voulurent la contraindre à leur bailler sa foi. Et on la livra à Jean de Luxembourg, vassal du duc de Bourgogne. A partir de cette heure fatale, elle devint la proie des ennemis de Dieu qui la supplicèrent toute une année, « au nom du Diable », comme s'est écrit un jour Cauchon dans un mouvement irrésistible. On désola son âme, on lui mit le cœur en sang; elle eut à se débattre contre des soldats anglais qui luttèrent avec elle, la nuit, pour la violer. Toutes les forces mauvaises de l'homme baptisé qui ment à son baptême comme il respire s'élevèrent contre la citadelle fragile et imprenable que personnifiait cette fille de Dieu, cette Pucelle incorruptible qui s'habillait en garçon et qui était presque un ange.

III

Comment pourrions-nous en vouloir à l'ancien Israël de ce qu'il a condamné son doux Messie à mort, nous qui, chrétiens, lorsqu'un cas un peu analogue se présente dans notre histoire, nous dépêchons d'en faire autant? Haïr le Juste et l'envoyé de Dieu est très conforme à la nature humaine déviée par le péché. Mais ce procès inouï reproduit si mystérieusement le Procès même intenté à Dieu par le Sanhédrin que l'on ne peut se défendre, en l'évoquant, d'un frémissement de honte. Pour cette affaire scandaleuse, le Sanhédrin est au complet. Des abbés de monastère, des théologiens réputés se joignent au clergé séculier du diocèse. L'évêque de Beauvais, Maître Pierre Cauchon, afin d'avoir en ses mains l'otage de Dieu, l'a payée un grand prix au duc de Bourgogne : 10,000 livres. C'est une somme incroyable pour le temps; c'est la rançon d'un roi. Mais l'Angleterre l'eût payée d'un monde, s'il eût fallu. Quand Jeanne connut que les Bourguignons allaient la vendre aux Anglais, on sait qu'elle se jeta du haut de la tour de Beaurvoir, non pour se tuer, comme le supposèrent ses ennemis, mais dans un dernier espoir d'échapper à la vengeance des Anglais et de sauver ses amis de Compiègne. Cette acte de témérité lui fut pardonné, ses voix le lui assurèrent. Comme le tribunal lui demandait si de cette action abominable elle avait fait pénitence, elle répondit que le mal qu'elle avait ressenti en tombant devait en avoir été une suffisante.

Le « reverend père en Christ et Seigneur » Pierre Cauchon sollicita le droit de juger la Pucelle à Rouen, contre les revendications mêmes de l'Université de Paris, qui haïssait non moins profondément que lui Jeanne d'Arc. Trois autorités françaises se disputèrent la gloire de juger la jeune fille innocente dont la ferme humilité avait probablement ensorcelé le Roi des cieux, puisqu'on ne l'accusa de rien de moins que « sorcellerie » et magie : l'Université, l'Inquisition, l'évêque Cauchon. L'Inquisition eût été la mieux qualifiée pour ce jugement, car c'était alors le tribunal le plus modéré et le plus impartial. Mais Bedford, qui gouvernait le royaume d'Angleterre en attendant la majorité du petit Henry VI, ne voulait pas livrer Jeanne à des tribunaux dont il n'était pas absolument sûr. L'évêque de Beauvais, au contraire, dépendait de lui; Beauvais étant aux Français à ce moment-là, Cauchon ne songeait point à y rentrer. Mais, par bonheur, Rouen provisoirement était sans archevêque. Il fut aisé à l'homme des Anglais de se faire concéder, par lettres, juridiction plus ou moins régulière sur les territoire et diocèse de cette ville. Bedford promit d'ailleurs à Cauchon de le faire nommer plus tard archevêque de Rouen. Une correspondance onctueuse et d'une suprême hypocrisie fut échangée entre l'Université de Paris et Maître Cauchon. Celui-ci, pour soustraire sa prisonnière à toute possibilité de justice, la fit incarcarer non dans une prison ecclésiastique, comme il le devait, puisque l'accusation portait sur une matière de foi, mais dans une forteresse qui était aux mains des Anglais. Puis il organisa un procès retentissant dont on a pu garder tout le détail.

On retrouve les pharisiens, les scribes de Jérusalem, un peu plus affreux parce qu'ils se signent au nom divin de Jésus-Christ et parce que ces pleutres ou ces infâmes délateurs célèbrent leur messe chaque matin paisiblement. Il y aura la soldatesque anglaise — les Romains de cette histoire, — il y aura le petit roi Henry VI, âgé de neuf ans, venu exprès pour voir la redoutable accusée et

qui demeura dans le même château qu'elle. Il y a une populace d'Anglais et de Bourguignons qui attendent la sentence de mort. Enfin Jeanne eut son Barabbas, car il était coutume, à Rouen, le jour de l'Ascension, de délivrer aussi un prisonnier. Le choix tomba sur un bandit coupable de viol...

On aurait trop à dire sur la composition du tribunal, sur des hommes tels que le chanoine Guillaume d'Estivet ou ce Loyseleur qui gagna l'amitié de Jeanne pour lui soutirer une confession à haute voix, que des greffiers cachés derrière les rideaux eussent enregistré, si l'indignation de ces honnêtes gens n'y avait mis obstacle. En 1450, lors de la réhabilitation, tous ceux qui vivaient encore avouèrent qu'ils n'avaient agi que par peur de l'évêque et des Anglais. Ceux qui étaient suspects de la moindre sympathie pour Jeanne étaient menacés d'être jetés à la Seine. Mais de tant d'iniquités rien ne parut à la surface, et le procès se déroula dans une forme impeccable.

* * *

Un des griefs qui revinrent avec le plus d'insistance portait sur le vêtement de Jeanne d'Arc. Elle n'avait pas voulu se défaire, même en prison, de ses habits d'homme. Lorsqu'elle était en France, des dames curieuses l'ayant interrogée sur sa volonté de s'habiller en homme, elle avait un jour répondu que ce lui serait plus commode de faire la guerre ainsi et, en outre, qu'en habits d'homme elle susciterait moins de concupiscence charnelle de la part des soldats « et conserverait mieux sa virginité de pensée et de fait ». Mais il y a en même temps des causes plus mystiques à cet habillement singulier et elle ne les avouera pas à ses juges, se bornant à leur dire que c'est Notre-Seigneur et non point elle qui veut qu'elle s'habille en homme. « Ce qui concerne ce vêtement est peu de chose, moins que rien... Je ne l'ai pris d'avis d'homme au monde; je n'ai pris cet habit et n'ai rien fait que du commandement de Notre-Seigneur et des anges. » Ce costume les irritait par-dessus tout. Il lui ont défendu d'assister à la messe, et c'est bien sa douleur la plus sanglante. Pourquoi donc, alors qu'ils lui certifient que si elle renonce à ses habits d'homme ils la laisseront entendre la messe, a-t-elle l'air de se dérober dans ses réponses? Ah! c'est que la Pucelle a vu clair dans leur jeu. « Me croyez-vous prendre de cette manière et par là m'attirer à vous? » leur dit-elle. Si elle refuse de répondre nettement, c'est que les questions, elle le voit dans leur âme, ne sont pas sincères. Elle n'écoute point le bruit des paroles, elle écoute en dedans; elle est du royaume du cœur. Elle n'a pas à répondre au mensonge par une vérité qu'il n'appelle pas. Elle est dure et railleuse avec eux, qui ont la faiblesse de l'orgueil et de l'impureté.

Il y avait une raison mystique à ces habits d'homme, puisque jamais ses voix ne lui commandèrent de céder sur ce point. « De tout, je m'en attends à Notre-Seigneur. » Et ce mot encore, qui est beau comme le jour dont on sera inondé au paradis, et qu'elle profère à l'occasion de son vêtement inexplicable : « Je n'ai jamais rien fait que de l'ordre de Dieu ». C'est Notre-Seigneur qui lui a commandé de s'accoutter de la sorte, avec ses cheveux taillés en rond au-dessus des oreilles, et cet habit de camp, fait pour la guerre et qui invite à la chasteté. Comme il est de l'ange dans sa mission, il doit en être dans sa tenue. Ses vaillants soldats ont déclaré qu'elle leur avait toujours paru dominer la nature. On s'étonnait fort de ne la voir presque jamais descendre de son cheval, se nourrir le plus souvent d'un peu de pain et vivre presque sans boire. Blessée, elle continuait à monter à l'assaut. Jeanne était si angélique qu'elle pouvait impunément se vêtir comme les guerriers; on a su que, à dix-huit et dix-neuf ans, cette belle jeune fille était encore préservée du « mal secret » des femmes.

Lorsqu'elle eut adjuré, dans cette heure qui est la plus douloureuse de sa vie, Jeanne accepta d'échanger ses vêtements guerriers contre des vêtements féminins. Quelques jours après, un Anglais l'ayant voulu forcer dans la nuit, elle reprit son costume d'homme, qu'on avait laissé intentionnellement à sa portée, et c'est ainsi que, le matin, on la trouva, dans son ancien accoutrement, aux affres de l'affliction, le visage baigné de pleurs. Elle fut jugée *relapse*.

Quand on l'interroge sur son salut, elle montre une confiance admirable. Toutes ses paroles mériteraient d'être citées. « — Savez-vous si vous êtes en la grâce de Dieu? — Si je n'y suis, Dieu m'y mette, et, si j'y suis, Dieu m'y garde. Je serais la plus dolente de tout le monde si je savais que je ne suis point en la grâce de Dieu... Mais, si j'étais en état de péché, croyez-vous que la voix viendrait à moi? » Un autre jour : « Vous tenez-vous assurée d'être sauvée et de ne pas être damnée en enfer? — Je crois fermement ce que mes voix m'ont dit, que je serai sauvée;

je le crois aussi fermement que si je l'étais déjà. — Après cette révélation, croyez-vous que vous ne puissiez plus pécher mortellement? — Je n'en sais rien et, du tout, m'en attends à Notre-Seigneur. — C'est là une réponse de grand poids? — Oui, et que je tiens pour un grand trésor. » L'après-midi du même jour, dans un nouvel interrogatoire, elle complétait cette réponse : « ... pourvu que je tienne la promesse que j'ai faite à Notre-Seigneur de bien garder la virginité de mon corps et de mon âme ».

La virginité de Jeanne d'Arc est une vertu sur laquelle on n'a pas assez médité. Ce ne sont pas seulement les hommes, ce sont ses voix qui l'ont appelée *Jeanne la Pucelle*. Nous en avons confirmation de sa bouche. Et elle devait accorder à ce mystère de la virginité une importance véritablement surnaturelle. Il éclate aux yeux que Jeannette ressemble à Jésus-Christ : elle est venue pour sauver son peuple et elle a été livrée à la mort ignominieuse par des scribes et des pharisiens de son peuple. Cette fille qui ne savait ni lire ni écrire a prononcé des mots que l'on n'inventerait pas et qui rappellent invinciblement le langage de Notre-Seigneur : « Je suis venue de par Dieu, je n'ai rien à faire ici; que l'on me renvoie à Dieu d'où je suis venue ». Elle se configurait également à Marie. Ce n'est pas sa virginité qui compte, c'est la virginité en elle qui reflète celle de Marie, et parce que la virginité de Marie a produit le salut du genre humain. Alors nous découvrons que Jeanne d'Arc, dans sa virginité, puise la force qui pourrait être son nom. Il lui était intolérable qu'on y fit une allusion perverse. Pour elle c'était le grand sacrilège; on atteignait, par cette sorte de blasphème, ce qui est la sainteté même de Marie. La Pucelle était troublée jusqu'au fond de son âme quand on insultait à sa pauvre vertu. Comme elle entra à Chinon, un homme demanda si ce n'était pas là *la Pucelle*? Puis cet homme jura un horrible blasphème que, s'il l'avait une nuit, il ne la rendrait pas telle qu'il l'aurait reçue. « Ha! en nom Dieu! lui dit Jeanne, tu renies Dieu et tu es si près de ta mort! » Et une heure après cet homme tombait dans l'eau et se noyait.

Faire affront à sa virginité portait malheur. Cladras, qui commandait les Anglais à Orléans, s'en aperçut bien. C'est vers lui que Jeanne fit lancer par un archer cette lettre aux Anglais qu'elle avait attachée à une flèche. De son camp, elle leur cria : « Lisez, c'est quelque chose de nouveau! » Et, dès que les Anglais eurent lu la lettre qui leur enjoignait de se rendre, ils se mirent à clamer : « Ce sont des nouvelles que nous envoie la p... des Armagnacs! » Aussitôt Jeanne d'Arc sanglota. Puis elle pria longuement. Le lendemain matin, elle était blessée; elle eut peur et pleura; c'est là qu'elle refusa d'être « charmée ». On soigna sa blessure, elle se confessa en pleurant, puis retourna en toute hâte à l'assaut, criant : « Cladras, Cladras! *rin-ti, rin-ti* au Roi des cieus! Tu m'as appelée p...; j'ai grande pitié de ton âme et des tiens! » A cet instant, nous dit Pasquerel, « Cladras tomba, tout armé de la tête aux pieds, dans la Loire, où il se noya ».

Plus tard, à Rouen, sortant de maladie, elle est injuriée dans le même sens par Guillaume d'Estivet; elle éclate en sanglots et la fièvre la reprend. (C'est ce d'Estivet qu'un jour on trouva mort dans un boubrier.)

Sa chasteté dans les camps produisait des effets extraordinaires. Tous les témoignages de ses grands soldats, recueillis pour la réhabilitation, sont formels. « Elle était pure comme un ange », déclare Bertrand de Poulengy, qui l'accompagna de Vaucouleurs à Chinon. C'est par le duc d'Alençon que nous savons qu'elle exérait cette classe de femmes qui se collaient aux armées. Un jour, elle en poursuivit une, l'épée à la main; « son épée se brisa même en cette circonstance ». Et d'Alençon ajoute : « Quelquefois, à la guerre, j'ai couché avec elle à la paillade, moi et d'autres hommes d'armes : j'ai pu la voir quand elle mettait son armure, et entrevoir sa poitrine, qui était fort belle; cependant, je n'ai jamais senti pour elle de désirs mauvais. » Tous les témoignages de ses compagnons s'accordent sur ce point qu'il était impossible d'éprouver des désirs coupables pour la Pucelle. Il y a notamment, dans le texte original, cette merveilleuse narration, par Jean d'Aulon, des faits guerriers de Jeanne, où on lit :

Dit outre que, non obstant ce qu'elle feust jeune fille, belle et bien formée, et que par plusieurs foiz, tant en aidant à icelle armer que autrement, il lui ait veu les tetines, et aucunes foiz les jambes toutes nues, en la faisant appareiller de ses plaies; et que d'elle approchoit souventesfoiz, et aussi qu'il feust fort, jeune et en sa bonne puissance; toutefois oncques, pour quelque veue ou atouchement qu'il eust vers ladite Pucelle, ne s'esmeut son corps à nul carnal désir vers elle, ne pareillement ne faisoit nul autre quelconque de ses gens et escuiers, ainsi qu'il qui parle leur a oy dire et relater par plusieurs foiz.

Et cette déposition du comte de Dunois, le Bâtard d'Orléans, plus sublime encore : « Ni moi ni les autres, quand nous étions avec elle, n'eûmes jamais de mauvaises pensées : *il y avait en elle quelque chose de divin.* »

Quant aux preuves de la sainteté de Jeanne d'Arc, elles abondent : « Tous les hommes d'armes la considéraient comme une sainte. » (Barbin, de Poitiers.) Quoi d'étonnant si le peuple lui baisait les pieds et les mains, quand elle passait à cheval? On l'en accuse. « Mais ils me baisaient les mains le moins que je pouvais », répond-elle joliment. « Je m'attends de tout à Dieu, mon Créateur; je l'aime de tout mon cœur. » On veut lui faire une réputation de sanguinaire et on lui demande ce qu'elle préférerait, de sa bannière ou de son épée? « Beaucoup, quarante fois mieux ma bannière que mon épée! » Et elle précise : « Je n'ai tué personne. » A propos de cette même bannière, on l'interroge encore : « Qui aidait plus, vous à votre étendard ou votre étendard à vous? — De la victoire de mon étendard ou de moi-même, c'était tout à Notre-Seigneur. — L'espoir d'avoir victoire était-il fondé en votre étendard ou en vous? — Il était fondé en Notre-Seigneur et non ailleurs. — Si un autre que vous eût porté cet étendard, eût-il eu aussi bonne fortune que vous de le porter? — Je n'en sais rien, je m'en attends à Notre-Seigneur. »

Elle est l'image de l'obéissance héroïque. Ce qui lui vaut le pieux libelle du promoteur, le chanoine d'Estivet, soit l'acte d'accusation détaillé où Jeanne la Pucelle est traitée de « sorcière, sortilège, divinatrice, fausse prophétesse, invocatrice et conjuratrice des malins esprits, superstitieuse, mêlée et initiée aux arts magiques, ignorante de la foi catholique, schismatique, suspecte d'infractions à l'article du *Credo* : *Unam sanctam Ecclesiam*, et à d'autres articles, sacrilège, idolâtre, apostate, médisante et malfaisante, blasphématrice de Dieu et des saints, scandaleuse, séditeuse, perturbatrice de la paix, excitatrice de la guerre, cruellement altérée de sang humain, provocatrice de son effusion, entièrement et avec impudère oubliuse de la décence et des convenances de son sexe, ayant pris irrévérencieusement l'habit et l'état d'homme de guerre... »

Mais c'est surtout son obéissance à « Dieu premier servi » qui suscite l'indignation. Elle répond avec sagesse, amusée d'abord, et parce que ses voix lui ont dit : « Aie bon courage et gai visage! » — puis, souffrant trop, un peu lasse, étonnée. Chaque fois qu'une question est trop grave, elle réclame un délai, pour prendre conseil de ses voix. Ses voix lui ont recommandé de répondre *hardiment*. Ce qu'elle fait. Elle répond si hardiment qu'elle exaspère ses juges. Toutes les fois qu'elle le peut, elle place le nom du roi de France, Charles VII, dont elle ne connaît pas la trahison et qu'elle aimera de toutes ses forces jusqu'à la fin, voyant en lui le lieutenant de Jésus-Christ, en haut, dans son type éternel. Jamais elle ne se laisse intimider par la solennité du mensonge qu'on lui oppose. On la questionne sur saint Michel et ses saintes : « Je vous ai dit ce que j'en sais; mais pour vous dire tout ce que je sais, j'aimerais mieux que vous me fissiez couper le cou. » Elle a refusé le serment, à maintes reprises, car elle hait le sacrilège. Elle ne consent à répondre avec serment que sur ce qui touche au procès. « Ceci n'est pas dans votre procès. Epargnez-moi, passez outre », dit-elle constamment. Elle a des plaisanteries, notamment sur les Anglais, qui ne doivent pas être du goût de Maître Cauchon et de son entourage servile : « ... Quant aux Anglais, la paix qu'il leur faut, c'est qu'ils s'en aillent dans leur pays, en Angleterre. »

Néanmoins, on la fera trébucher quand on lui racontera des histoires qu'elle est incapable de comprendre sur la différence qu'il y a entre l'Eglise triomphante, où elle a déjà accès, et l'Eglise militante, où on ne lui montre que des ennemis de la Vérité, c'est-à-dire de Jésus-Christ.

« Vous en rapportez-vous à la détermination de l'Eglise? » Et sa réponse est d'une clairvoyance psychologique tellement lumineuse : « Je m'en rapporte à Dieu qui m'a envoyée, à Notre-Dame, à tous les saints et saintes du paradis. *Et m'est avis que c'est tout un, Dieu et l'Eglise*, et qu'on n'en doit point faire de difficulté. Pourquoi, vous, y faites-vous difficulté? »

Ce qu'elle ne saurait déclarer sous aucun prétexte, c'est qu'elle n'a point vu ce qu'elle a vu et qu'elle n'a point entendu ce qu'elle a entendu. Mais eux sont ineffables : « Si de telles choses vous sont apparues, n'y croyez pas. La croyance que vous auriez pu avoir en de telles choses, repoussez-la. Croyez plutôt aux dires et aux opinions de l'Université de Paris... »

Assurément l'Eglise militante ne condamnerait point Jeanne d'Arc.

Ce sont les Anglais qui la condamnent par l'intermédiaire d'un évêque à leurs gages qui n'est point réellement archevêque de Rouen. D'ailleurs, Jeanne fera bientôt un acte de bonne volonté à l'égard de ce tribunal ecclésiastique, lors de son abjuration, mais ses voix le lui reprocheront amèrement; toutefois, on ne pourra dire qu'elle a refusé obéissance formelle à l'Eglise militante. Ou cette caricature d'Eglise n'est point l'Eglise militante, c'est quand elle rejette la demande de Jeanne d'être entendue en cour de Rome. Ysambard de la Pierre, à l'enquête de 1450, déposera qu'il avait recopié lui-même pour l'évêque d'Avranches cette « détermination » de saint Thomas : « Es choses douteuses qui touchent la foi, on doit toujours recourir au Pape ou au concile général. » La Pucelle a réclamé l'intervention du Pape, « auquel après Dieu elle s'en rapporte ». Comme Rome est trop loin, Ysambard lui suggère de se soumettre au concile de Bâle où se trouvent des gens du parti du roi de France. C'est là que Cauchon lança à l'adresse d'Ysambard son fameux : « Taisez-vous, au nom du Diable! » Et le vœu de la Pucelle de se soumettre au concile général ne fut pas enregistré.

Jeanne, au début de son procès, avait sollicité que l'on convoquât pour la juger « des ecclésiastiques du parti de la France en nombre égal aux ecclésiastiques du parti d'Angleterre ». A cela il ne lui fut même pas répondu, ni davantage à sa supplique d'être maintenue en prison d'Eglise. Chaque fois que l'Eglise eût été pour elle, la même Eglise cessait d'être.

Quand les hommes ne lui épargnaient aucune souffrance, Dieu obtint de cette jeune fille, qui l'avait toujours « servi le premier », un témoignage de faiblesse comme il les aime soudain, pour embrasser plus intimement ses amis qui défaillent, — ce fléchissement qui était un simulacre de reddition et où Jeannette, par peur du feu, sur la place Saint-Ouen, ne voyant plus rien, ne comprenant plus rien, craignant tout à coup d'être abusée par ses voix qui lui avaient promis la délivrance certaine et qui l'abandonnaient, ne sachant pas s'il fallait rire ou mourir de tristesse, pressée par le bon Massieu, huissier, qui faisait tout pour la sauver, écrasée d'abord par les accusations sacerdotales qui tombaient sur elle comme une pluie d'enfer de la bouche d'un prédicateur en renom, puis par la sentence monstrueuse formulée contre la pauvre enfant par l'évêque de Beauvais, Jeanne, avant même que la lecture de cette sentence fut terminée, l'interrompit tout haut : « Je veux tenir tout ce que l'Eglise ordonne, tout ce que vous, juges, voudrez dire et prononcer; du tout, je m'en rapporte à vos ordres. » On lui fit répéter d'une voix éteinte quelques paroles lues par Massieu, puis on lui donna à signer d'une croix une confession abominable, rétractation sur tous les points de ce qu'elle avait dit auparavant et chapelet d'injures contre soi-même, qui n'était nullement ce qu'elle avait répété après Massieu. A ce moment, son cœur était tombé dans l'abîme.

Dès lors, la détresse de Jeanne fut immense et les nuits s'accumulèrent autour de son esprit et de sa volonté. Cette abjuration détestable fut le dépouillement ultime et la lie horrible du calice. On ne la condamna pas encore au feu, mais à la prison perpétuelle, « avec le pain de douleur et l'eau d'angoisse, afin que tu pleures tes fautes, et que tu ne commettes plus ce que tu auras à pleurer désormais ». Jeanne rentre dans sa prison, elle accepte qu'on lui donne des vêtements de femme, elle quitte ceux que Jésus-Christ lui avait fait prendre et, sentant que son cœur est mort, elle veut bien qu'on lui rase ses cheveux taillés en rond au-dessus des oreilles, et qu'on le lui enlève.

Quatre jours plus tard, ses voix lui ayant reproché de « se damner pour sauver sa vie », et un Anglais immonde ayant lutté la nuit avec elle, Jeanne reprend ses habits d'homme et, à ses juges qui se sont rendus au lieu de sa prison, où on la trouve navrée et toute sanglotante, elle confesse que son abjuration ne fut que leurre et proclame qu'elle maintient à jamais ce qu'elle a rétracté. D'ailleurs elle aime mieux mourir tout de suite que d'être dans les fers toute sa vie. C'était le lundi.

Le mercredi, vers 9 heures du matin, elle est conduite sur la place du Vieux-Marché, en robe de femme, près de l'église Saint-Sauveur. Une multitude est rassemblée. Il y a dix mille personnes pour assister au dernier supplice. On fait monter Jeanne sur un ambon ou échafaud. Puis Nicolas Midi fait une péroraison magistrale qui précède l'excommunication : « Nous te déclarons *membre pourri* et, afin que tu ne vicies pas les autres, rejetée de l'unité de l'Eglise, séparée de son corps, abandonnée au pouvoir séculier, nous te rejetons, etc. »

Au moment de quitter la prison, Jeanne s'était confessée au

Frère Martin Ladvenu, et il semble qu'alors le *Eli, Eli, lamma sabachthani!* fût en elle à son comble. Tout lui a été ôté. Elle ne sait plus ce qu'il convient de penser de ses voix qui lui ont parlé d'une grande victoire et d'une délivrance prochaine et lui ont annoncé qu'elle « viendrait finalement au royaume de paradis ». Tout s'est obscurci, tout se resserre, tout se comprime, au dernier jour, sur la réalité brutale et humaine. Dans sa mémoire, elle ne distingue plus l'ange de Chinon de sa propre personne. C'est Jeanne qui était cet ange qui apporta la couronne au dauphin, c'était elle, il lui paraît ainsi maintenant. Des anges, autour d'elle, à Chinon, il y en a moins, il n'y en a presque plus. Tout se restreint, se réduit : il y a le Seigneur Jésus et il y a elle, avec sa mission, qui va être immolée, consumée par le feu, sainte, inacceptable, superflue, *membre pourri* « Maître Pierre, où serai-je ce soir? — N'avez-vous donc bon espoir en Dieu? — Oui, et avec l'aide de Dieu, je serai ce soir en son royaume de paradis. »

Elle reçut le Corps du Christ avec une telle dévotion et une telle effusion de larmes que cela ne peut pas s'exprimer, a dit son aumônier. Et dès lors elle ne cessa plus de faire des oraisons. Mais, quand elle imagina qu'elle allait être brûlée, elle commença à se lamenter d'une manière déchirante : « Hélas! me traite-t-on ainsi horriblement et cruellement qu'il faille que mon corps net et entier, qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui consumé et réduit en cendres!... Oh! j'en appelle devant Dieu, le grand juge, des grands torts et ingravances qu'on me fait! »

Sur la place, beaucoup de théologiens troublés se retirèrent. Les quelques amis que la douceur de Jeanne avait gagnés demeurèrent auprès d'elle. Cependant tout le monde pleurait, les juges, la foule des Bourguignons, les Anglais eux-mêmes. L'ignoble Loyseleur, qui avait agi en traître à l'égard de la Pucelle, avait le visage plein de larmes. Chacun, sans doute, en regardant l'inique spectacle, s'apitoyait sur sa propre bonté. Quand elle eut entendu tout le sermon et connu la sentence de *relapse* qui la livrait au bras séculier, Jeanne persévéra une demi-heure en des prières sublimes, où elle demandait pardon et où elle pardonnait à tout le monde. Elle voulut avoir une croix. Un Anglais lui en fit une petite avec un bâton : elle la baisa dévotement et la mit dans sa poitrine. En outre, elle sollicita de Massieu qu'il apportât la croix de l'église, afin qu'elle put la regarder tout le temps qu'elle mourrait. L'ayant, elle l'embrassait passionnément et la détint jusqu'à ce qu'elle fut conduite au poteau. Les soldats anglais en avaient assez; ils repoussèrent violemment Massieu, et l'un d'eux lui jeta : « Comment, prêtre, nous ferez-vous ici dîner? » Alors quelqu'un : « Fais ton office. » Et on mena Jeanne au bûcher, qui était élevé sur un socle de plâtre. Là-haut, on l'attacha solidement. Dans les flammes, elle ne quittait pas des yeux la grande croix de l'église, que Frère Martin Ladvenu tenait devant elle le plus haut qu'il pouvait, afin qu'elle y crucifiât son âme. A présent elle était toute conformée à son Seigneur et n'avait plus que le nom de Jésus sur les lèvres : « *Jhésus, Jhésus!* » criait-elle. Puis elle ne parla plus, on pensa qu'elle était morte. Comme ses vêtements avaient flambé, les Anglais « commandèrent aux bourreaux d'écartier un instant les flammes afin qu'elle put être vue de toute la foule... » Puis on ramena les flammes par devant et le brasier reprit.

La combustion ne fut pas totale. Jamais le bourreau, « nonobstant l'huile, le soufre et le charbon qu'il appliqua dessus, ne parvint à brûler les entrailles et le cœur de la Pucelle ». Il y vit un miracle et c'est lui qui avouait, dans un cri de désespoir : « Nous sommes tous perdus, nous avons brûlé une sainte! » Ce fut aussi la conviction de l'Eglise militante qui, vingt-cinq ans après, réhabilitait Jeanne d'Arc et, cinq siècles plus tard, la canonisait.

Et Ysambard de la Pierre a fait encore cette déposition dont il serait impie de retrancher un seul mot :

Un soldat anglais, qui la haïssait plus qu'on ne peut dire, avait juré de porter une bourrée au bûcher; il le fit et, ayant à cet instant entendu Jeanne acclamer le nom de Jésus, il demeura tout saisi et comme en extase à ce spectacle; ses camarades le prirent et l'emmenèrent dans une taverne voisine du Vieux-Marché, pour le faire boire et lui rendre des forces. L'après-midi, ce même Anglais confessa en ma présence à un Frère Prêcheur, Anglais comme lui, qu'il s'était bien trompé, qu'il regrettait bien ce qu'il avait fait le matin, et qu'il ne croyait plus Jeanne coupable; il prétendit qu'au moment où elle rendait l'esprit il avait vu comme une blanche colombe sortir de France.

IV.

En 1449, les Anglais ayant capitulé, comme Jeanne l'avait prophétisé, Charles VII entra à Ronen en grande pompe. Il allait

y séjourner un peu plus d'une semaine, avec sa maîtresse, Agnès Sorel. La description du cortège et des fêtes est, après la lecture des documents de la mort de Jeanne d'Arc, pathétique au possible :

Fit le roy de France sa feste de Toussaint au lieu de Sainte-Catherine, près de Rouen; puis partit le lundy ensuivant pour entrer en la ville, accompagné de seigneurs de son sang, en moult grands et riches habillements. Le roy de France estoit monté et armé de toutes pièces, sur un coursier couvert jusques aux pieds de velours d'azur, semé de fleur de lys d'or de broderie; en sa teste avoit un chappel de velours vermeil où avoit une houpe de fil d'or; après lui, ses pages vestus de vermeil, les manches toutes couvertes d'orfèvrerie, lesquels portoient ses harnois de teste couverts de fin or de diverses façons et plumes d'autruche de diverses couleurs. . . Le roy de France chevaucha en telle manière et ordonnances jusque près la porte Beauvoisine. Et là vint audevant de lui l'archevesque, accompagné de plusieurs abbés, évêques et autres gens d'Eglise constitués en dignité, lesquels lui firent la reverence moult honorablement. In continent après, vint le comte de Dunois, lieutenant général du roy, monté sur un cheval couvert de velours vermeil a grande croix blanche, vestu d'une jaquette pareille, fourrée de martres zibelines; en sa teste un chappel de velours noir, et à son costé une espée garnie d'or et de pierres précieuses, qui fust prisee vingt mille escus d'or. . .

. . . A ceste heure, il fust ordonné que toutes les cloches de la ville sonnassent, et que tous citoyens généralement cessassent, huit jours entiers durant, de tous ouvrages, et qu'ils fissent bonne chère à la venue du roy.

Il y avait dix-huit ans que Jeanne d'Arc avait été brûlée sur la place du Vieux-Marché, mais, par délicatesse, Charles VII ne voulut pas réveiller ces mauvais souvenirs. Il est un temps pour semer, il est un temps pour jouir de la récolte. Ce n'est qu'après la mort de sa « dame de beauté », l'année suivante, que le gentil Charles s'avisait qu'une pauvre fille avait peut-être été brûlée injustement pour lui, dans cette ville de Rouen, où on lui avait réservé à lui-même un accueil si affable; où un certain *Nicolas Midi* lui avait souhaité la bienvenue dans un touchant sermon. Alors, il eut la velléité de lancer une petite enquête, pour avoir le fin mot de cette affaire, mais il y renonça bien vite, la chose étant trop compliquée ou nécessitant des frais, et il s'en remit à Dieu du sort de cette malheureuse Pucelle qui était venue du Bois Chesnu et qui avait chevauché sur le dos des archers, qui lui avait fait des prédictions si curieuses, qui l'avait entraîné à Reims. Une image de jeunesse qui commençait à s'effacer. Mais à quoi bon revenir en arrière? La Pucelle est morte depuis vingt ans. On n'est pas Dieu, on n'est que son *vassal*. On ne peut pas la ressusciter.

L'Eglise militante n'avait plus qu'à la chercher dans le brasilement étoilé de l'Eglise triomphante.

STANISLAS FUMET.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE (1)

L'éclairage moderne record de gaspillage!

Qui pourrait dire les modifications profondes introduites dans notre civilisation par les progrès de l'éclairage artificiel? Nous nous figurons à peine ce que devaient être les interminables soirées d'hiver à la lueur vacillante des « crassets » dont se servaient nos grand-mères, ou les ténèbres opaques qui, dès le coucher du soleil, faisaient de nos grandes villes le paradis des tire-laine et des coupe-jarrets. N'est-ce pas le *Roi-soleil* (quelle ironie!) qui obligea les habitants des grandes artères de la... *Ville des lumières* à placer à tour de rôle une chandelle allumée à une fenêtre de leur rez-de-chaussée depuis le crépuscule jusqu'aux petites heures? Quel serait l'ahurissement d'un revenant de cette époque débarquant

(1) Chronique mensuelle.

à la gare du Nord un soir d'hiver et assistant au feu d'artifice perpétuel de nos aveuglantes réclames mobiles?

La capacité de travail des hommes a doublé, car il n'est pas un ouvrage, si minutieux qu'il soit, qu'on ne puisse exécuter aussi facilement la nuit que le jour. Vraiment, il semble que nos contemporains puissent être fiers de l'éclairage moderne, et peut-être plus d'un de ceux qui veulent bien accorder quelques instants à cette chronique seront-ils choqués par son titre et s'indigneront-ils d'y lire que, malgré tous les progrès, nous en sommes encore, en fait d'éclairage, à des procédés tout à fait sauvages. Et cependant, rien n'est plus vrai :

Ne ferait-il pas de la musique de sauvages celui qui, pour être sûr de faire rendre à un piano tous les accords de la 9^e symphonie de Beethoven frapperait sans discontinuer toutes les cordes à la fois? Ne mériterait-il pas le nom de barbare l'amateur d'œufs à la coque qui, pour préparer le mets de son goût incendierait sa maison?

Or c'est à peu près ce que nous faisons encore, après tant de progrès, pour nous éclairer! Expliquons-nous :

Plus personne n'ignore aujourd'hui que si un faisceau de lumière solaire traverse un prisme de verre (ou mieux de sel gemme, plus transparent), il s'étale en un large éventail dont la partie centrale est la mieux connue parce qu'elle impressionne directement notre œil; nous y reconnaissons dans l'ordre les couleurs de l'arc-en-ciel. Au dessus et en dessous de ce « spectre lumineux » notre œil ne perçoit rien, mais d'autres réactifs démontrent à l'évidence l'existence de rayons caractéristiques : au-dessus de la région violette du spectre les plaques photographiques se voilent, les écrans au sulfure de zinc s'illuminent, etc. En dessous du rouge un thermomètre sensible accuse une élévation de température.

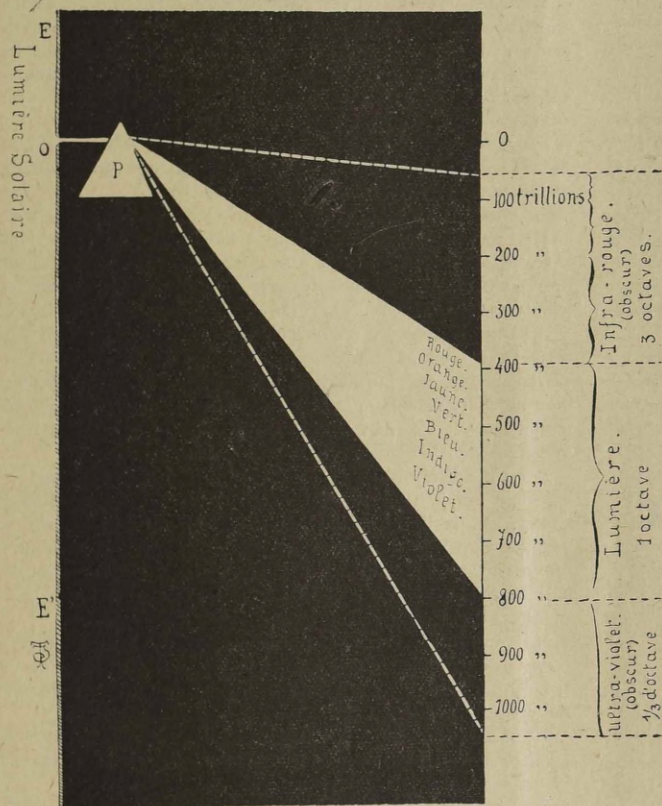
Toutes les sources de lumière artificielles utilisées, analysées au moyen d'un prisme, donnent, elles aussi, un spectre comprenant une partie lumineuse, une partie ultra-violette et une partie infra-rouge. Mais il s'en faut de beaucoup que l'importance relative de ces trois parties soit toujours la même.

Objectivement parlant, ces trois parties ne présentent entre elles aucune différence essentielle : chacune d'elles est formée de vibrations de l'éther, milieu impondérable dans lequel baignent tous les corps de notre univers. De même que le choc d'une corde de piano fait vibrer l'air, c'est-à-dire y produit des vagues dont le front progresse avec une vitesse d'environ 340 mètres par seconde, de même les sources lumineuses agitent périodiquement l'éther dont les oscillations se propagent avec une vitesse neuf cent mille fois plus grande (300.000 km. par seconde). On a pu compter avec une précision très grande le nombre des vibrations que les sources sonores émettent en 1 seconde : par exemple le « la » du diapason correspond à 435 aller et retour par seconde. Des procédés dont l'exactitude égale l'ingéniosité, et dont j'espère parler un jour, ont permis d'affirmer avec certitude que les diverses parties du spectre solaire (ou des sources de lumière artificielle) ne diffèrent entre elles que par la fréquence, c'est-à-dire par le nombre de vibrations que l'éther y exécute en 1 seconde. Par exemple dans la partie rouge du spectre, cette fréquence est d'environ 400 trillions. De tels nombres déroutent l'imagination; voici un terme de comparaison qui donnera quelque idée de sa valeur : c'est à peu près le nombre de pulsations d'un cœur humain en un million d'années! On le voit, aux yeux d'un physicien une seconde est un temps très long puisque, pendant sa durée, il se passe tant d'événements successifs.

La fréquence des rayons violets est environ le double de celle des rayons rouges, de sorte que, par analogie avec l'acoustique, on peut dire que l'œil est sensible à une octave de vibrations de l'éther. Les ondes ultra-violettes ont des fréquences plus grandes

encore; au contraire, les ondes infra-rouges font moins de 400 trillions d'oscillations par seconde.

Comment se fait-il que l'œil reste insensible au-dessus et en dessous de cette octave privilégiée comprise entre 400 et 800 trillions d'oscillations par seconde? Cette question, qui est du



SPECTRE DU SOLEIL. — Quand un faisceau de rayons solaires O traverse un prisme P, il se disperse largement. On a pu mesurer les nombres de vibrations que les divers rayons qui forment ce faisceau étalé exécutent par seconde (c'est-à-dire leur fréquence). Ces nombres sont compris entre 56 trillions pour les moins déviés et 1,027 trillions pour les plus déviés.

Or parmi ces rayons, il y en a un certain nombre qui ont la propriété d'irriter notre rétine et de nous donner une impression lumineuse : ce sont ceux dont la fréquence est comprise entre 399 trillions et 800 trillions. Ils forment donc presque exactement une octave.

Ceux dont la fréquence est moindre que 400 trillions forment ce qu'on appelle l'infra-rouge du spectre solaire. Ils sont tout à fait obscurs, c'est-à-dire sans action sur notre œil, mais ils agissent sur des thermomètres, dont ils élèvent la température; leur fréquence est comprise entre 56 trillions et 399 trillions. Ils forment donc à peu près 3 octaves. Enfin ceux dont la fréquence est supérieure à 800 trillions ont reçu le nom d'ultra-violet. Ils ne dépassent pas la fréquence de 1,027 trillions et ne forment donc qu'un tiers d'octave. Ils sont obscurs, mais agissent sur la plaque photographique et sur certains corps fluorescents.

Une source lumineuse parfaite ne pourrait contenir que des rayons dont la fréquence est comprise entre 400 et 800 trillions. Il serait même souhaitable que la plus grande partie des vibrations eût la fréquence de 600 trillions parce que ce sont les rayons verts qui sont pour nous le plus éclairants.

domaine des physiologistes est loin d'être résolue. Mais le fait est certain et nous nous contenterons de l'enregistrer.

Et maintenant revenons à la lumière artificielle.

Celle-ci, dirait La Palice, a comme but de nous éclairer quand il fait noir, et sa fonction devrait se borner là. Or, en fait, toutes les lampes que nous utilisons nous inondent d'ultra-violet et surtout d'infra-rouge et nous livrent très parcimonieusement les ondes lumineuses que seules nous recherchons. Le mal ne serait

pas grand si cette énergie supplémentaire ne coûtait rien, mais c'est tout le contraire : l'infra-rouge qui ne nous sert de rien, nous revient beaucoup plus cher que la partie lumineuse, si bien qu'on a écrit avec raison que la lumière n'est pour ainsi dire qu'un sous-produit de nos lampes. En effet, que faisons-nous pour nous éclairer? Nous chauffons un corps jusqu'à l'incandescence (du carbone dans les becs de gaz, les lampes à pétrole, les lampes Edison; du tungstène ou du wolfram dans les lampes à incandescence) et par suite de cet échauffement le corps incandescent rayonne, en même temps que des torrents de chaleur, un peu de lumière. C'est ce que B. Brünhes appelle, comme je disais tantôt, allumer un incendie pour faire cuire un œuf.

Précisons davantage : en 1894, le physicien Wien a établi expérimentalement au sujet du rayonnement une loi qui porte son nom et qui peut se traduire comme suit : la fréquence, exprimée en trillions de vibrations par seconde, à laquelle correspond le maximum de l'énergie rayonnée par un corps chaud est environ égale au dixième du nombre qui exprime sa température absolue (1). Par exemple à 1000° centigrades (1273° absolu), la plus grande partie de l'énergie rayonnée a une fréquence de 127 trillions d'oscillations par seconde : notre œil, d'après ce qui a été dit ci-dessus y est totalement insensible. Même à 3,000° (soit 3.273° absolu), le maximum est encore dans l'infra-rouge puisque sa fréquence n'atteint pas 400 trillions. Ce n'est qu'à partir de 4,000° absolus que le maximum d'énergie rayonnée est visible, et encore c'est de la lumière rouge, celle qui impressionne le moins vivement l'œil. Pour que le maximum d'énergie fut de la lumière verte, celle qui correspond au meilleur pouvoir éclairant, il faudrait que le corps chaud rayonnant soit environ à 6,000°! C'est la température du Soleil.

Or les lampes à incandescence les plus perfectionnées ne dépassent jamais 2,000° (leur filament ne peut supporter davantage sans fondre) et la lampe à arc atteint à peine 4,000°.

On le voit, toutes nos lampes modernes émettent surtout des radiations obscures tout à fait inutiles et c'est comme par surcroît qu'il vient s'y mêler quelques pauvres rayons lumineux.

Et si quelqu'un me répond que, après tout, pourvu qu'il y voie clair cela lui importe assez peu, je voudrais voir sa figure au moment de la « douloureuse » mensuelle : lorsqu'il verse 100 francs soi-disant pour son éclairage, en réalité il en paie 97 pour des radiations dont il n'a que faire, et à peine 3 pour la vraie lumière, et si nos lampes étaient aussi perfectionnées que nos moteurs électriques, le montant de son compte mensuel serait divisé par cinquante. On a calculé en effet que l'énergie éclairante d'une source de 1 bougie décimale est d'environ un cinquième de watt; or quand nos constructeurs de lampes se glorifient de lancer sur le marché des « demi-watt » (c'est-à-dire des lampes dont chaque bougie décimale exige un demi-watt de puissance) si même on prend ce rendement annoncé pour la stricte réalité (et il s'en fant!) on gaspille encore en pure perte 96 % de l'énergie payée en francs-or.

Pour achever de vous édifier, je donne ci-dessous en tableau la partie utilisée (en rayons lumineux) et la partie gaspillée sur-

(1) On se rappelle (Chronique scientifique du 10 décembre 1926) que la température absolue d'un corps est égale à sa température exprimée en degrés centigrades augmentée de 273. Par exemple, la température absolue de l'eau bouillante est de 100+273=373 degrés absolus.

tout en rayons ultra-violetes et infra-rouges) quand on consomme 1.000 watts-heures (ou, comme on dit vulgairement « un kilowatt ») de puissance dans les principales sources lumineuses en usage :

QUAND :	CONSOMME :	ON UTILISE	
		EN LUMIERE :	ON GASPILLE :
Un bec papillon	1.000 watts.	0,3 watt.	999,7 watts.
Un bec Auer	1.000 watts.	2 watts.	998 watts.
Une lampe à incandescence Edison	1.000 watts.	4 watts.	996 watts.
Une lampe à incandescence au tungstène	1.000 watts.	13 watts.	987 watts.
Une lampe à arc	1.000 watts.	24 watts.	976 watts.
Une lampe à incandescence à gaz neutre (dite « demi-watt »)	1.000 watts.	32 watts.	968 watts.

Franchement, le titre de cette chronique est-il trop pessimiste? S'il plaît à Dieu, je vous exposerai dans un mois dans quelle voie les savants portent leurs efforts et leurs espoirs... qui semblent encore très loin du succès.

J. TILLIEUX.

La crise de la politesse⁽¹⁾

Il fut un temps où la guerre se faisait en dentelles, c'est-à-dire avec un assaut de courtoisie entre des adversaires qui se tuaient ensuite très proprement, et chacun se souvient de la phrase fameuse : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. »

Les preux chevaliers ne comprenaient pas la bravoure dans les combats sans une étroite obéissance à certaines prescriptions qu'ils avaient juré d'observer au moment de leur consécration, et qui les obligeaient au respect de certaines formes et de certaines bienséances.

Nous voyons, sous Napoléon, des actes de politesse se mêler aux combats, comme en témoignent tant de récits, et nous retrouvons en Crimée les mêmes attentions entre les Russes et les Français.

La vie militaire est certainement une école de rudesse; elle a cependant sa discipline qui oblige, au moins en apparence, au respect des chefs et elle est, en cela, supérieure à la vie civile.

La guerre mondiale nous a montré que les soldats en campagne étaient plus soumis, plus serviables, plus prévenants avec leurs officiers dans la mesure où ils vivaient plus étroitement avec eux, et on écrirait un livre magnifique et héroïque sur la politesse des tranchées, qui a été parfois jusqu'au sublime.

Il n'en est pas moins vrai qu'une crise de la politesse est venue s'ajouter depuis la guerre mondiale à toutes celles dont nous avons à souffrir; elle tend à détruire un des éléments essentiels de la vie de la société et à faire rétrograder notre civilisation,

(1) Notre collaborateur et ami, le comte Gonzague de Reynold, publie en Suisse, les *Pensées et Prévisions politiques* du grand catholique que fut son cousin le baron Georges de Montenach, dont la mort (24 mai 1925) non seulement enleva à nos coreligionnaires de Suisse un chef de haute valeur mais priva l'Europe catholique d'un de ses hommes d'Etat les plus remarquables.

Il a été beaucoup question de politesse ces derniers mois dans cette revue. Nos lecteurs liront avec plaisir les réflexions du baron de Montenach, esprit aussi fin que profond, sur une crise bien caractéristique de notre époque tourmentée.

car la civilisation consiste davantage dans la civilité que dans le savoir.

Sans vouloir diminuer la part des événements actuels dans une situation qui s'aggrave tous les jours, il est juste de reconnaître qu'elle a bien d'autres causes et remonte déjà haut. La décadence de la politesse vient d'abord d'une transformation rapide des choses, à laquelle on n'est point encore adapté. On ne fait jamais assez large la part des choses quand on étudie les mœurs nouvelles; elles sont, cependant, par leurs modifications, un des principaux facteurs des changements qui s'opèrent dans les usages et même dans les idées.

Parmi les choses qui sont destructrices de la politesse, il faut ranger les moyens de locomotion, les moyens de correspondance et les modes dans le vêtement et le mobilier.

Le chemin de fer, l'automobile, le métro, le tramway, bref, tout ce qui transporte d'un point à l'autre, et de plus en plus vite, les humains, les pousse à se précipiter, à se ruer en jouant des coudes, sans s'inquiéter les uns des autres, et ces premières violences, machinales en quelque sorte, en engendrent d'autres.

Les télégrammes, les téléphones, les cartes postales sont venus donner aux communications écrites et verbales un ton artificiel, de plus en plus sec, qui a fait disparaître tout ce qui était expression de courtoisie, et le charme s'en est allé qui parfume encore les lettres que s'écrivaient nos ancêtres, quand nous les retrouvons au fond d'un tiroir.

Il est évident qu'une fois l'habitude prise de s'exprimer en « petit nègre », on ne la perd pas lorsqu'on écrit de véritables lettres. Du reste, les administrations elles-mêmes donnent le coup de grâce à la politesse par leurs circulaires où elles demandent que les formules de salutations, exigées jadis par le protocole, soient supprimées comme encombrantes et inutiles dans les communications et rapports officiels.

Nos meubles modernes : fauteuils anglais profonds, divans larges couverts de coussins ballottants, chaises américaines à balançoire, tout cela favorise la mauvaise tenue et conditionne des gestes et des attitudes.

Et quand les gens ont pris le goût de se vautrer partout, ils le conservent et finissent par mettre les pieds en l'air, sur les tables et les cheminées.

Jamais je ne me serais permis, dans mon enfance, de m'asseoir sur un fauteuil; je savais que ce n'était pas ma place; on connaissait encore, en ce temps-là, la hiérarchie des sièges et les distances que traduisent un tabouret, une chaise et un fauteuil.

Le costume a également son rôle dans le progrès du laisser-aller. Il faudrait, pour établir le bilan de la grossièreté actuelle, faire la part des robes courtes des dames, des cols et des chapeaux mous des messieurs et, en général, de toutes les tenues dites sportives.

Non point que les sports soient nécessairement fauteurs de mauvaises manières; c'est le contraire pour l'escrime et l'équitation.

Sans doute, les jeux violents et brutaux qui sont maintenant poussés à l'excès, donnent à nos jeunes générations une empreinte qui peut leur devenir fatale; ils réagissent déjà sur les gestes sociaux. Mais, cependant, beaucoup de jeux exigent l'observance de certaines règles qui, par elles-mêmes, poussent à la loyauté des rapports, à l'obligeance, à l'entraide, à une tenue correcte.

L'éducation de la politesse fait partie du programme des éclaireurs, et la gymnastique a une heureuse action sur la jeunesse: elle est contraire à la veulerie et à la négligence corporelle.

Plus que les choses, les idées ont une action profonde sur les façons de se comporter.

Chaque période politique crée pour ainsi dire une civilité adap-

tée à ses principes et adopte une terminologie de la politesse qui convient à ces derniers. Mais on pourrait, par exemple, demeurer très poli en employant le terme de camarade ou de citoyen, ou bien celui de Monsieur; rien n'est dans les mots, tout est dans la manière et dans le sentiment. C'est donc à tort qu'on croit servir la démocratie et se mettre mieux d'accord avec ses principes en affectant en toutes choses le débraillé et le brutal.

Cette erreur est générale et c'est pourquoi l'homme poli est chez nous difficilement populaire; car l'homme poli est naturellement réservé et les foules ne se donnent guère qu'à celui qui va à elles rondement. Mais le peuple veut aussi être respecté et souvent en s'ingéniant, pour lui plaire, à verser dans les vilains propos et la trivialité, on le blesse.

Notre égalitarisme excessif détruit la politesse par en haut et par en bas. En bas, il alimente le mépris de l'autorité et de toutes les supériorités sociales. En haut, il conduit les supérieurs à marquer les distances factices par l'abandon de toute aménité, de toute condescendance, de toute cordialité, et voilà l'origine de cette faillite des égards mutuels qui excite la haine des classes.

En fait, l'égalitarisme oppose les unes aux autres des castes artificielles, tandis qu'une vraie reconnaissance des inégalités sociales produisait, jadis, entre tous, plus d'unisson et de meilleurs rapports.

J'en trouve la preuve en comparant les anciennes relations entre maîtres et domestiques à celles qui sont aujourd'hui le fléau des foyers. C'est une idée du temps présent, où le pouvoir domestique a été dégradé comme tous les pouvoirs, de croire que, par la raideur, on sauvegarde un respect qui n'existe plus. En traitant leurs domestiques en membres de la famille, les bonnes gens d'autrefois ne croyaient pas déroger à leur dignité de maîtres ni compromettre leur autorité. Certainement, si les mêmes mœurs étaient fortes comme elles l'étaient jadis, personne ne croirait que l'absence de bons procédés soit un symbole de liberté et d'indépendance.

Je vois souvent à Berne combien on est peu poli pour les conseillers fédéraux et même pour le président de la Confédération, et avec quelle désinvolture on les bouscule. Loin de s'en offusquer, on s'en réjouit en disant : « Voilà de la vraie démocratie ! » On ne veut pas s'apercevoir que c'est l'Etat, le pouvoir et son prestige qui sont indirectement atteints et frappés dangereusement. Le mépris des convenances envers les hommes qui détiennent l'autorité produit l'anarchie dans les institutions. Il est possible de se montrer bien élevé avec les personnages haut placés, sans ramper devant eux; on peut de même les combattre à outrance sans leur manquer.

L'autorité, en se dépouillant de tout éclat extérieur, a beaucoup fait pour affaiblir le respect qu'on lui doit.

Depuis cent ans, on a manqué de psychologie aussi bien dans les monarchies que dans les républiques et Napoléon I^{er}, qui n'était pas un imbécile, ni un fat, est presque seul à avoir encore compris le rôle social du costume et de la pompe officielle.

Le mouvement féministe a aussi pour effet de précipiter la crise de la politesse en diminuant ces égards et ces petites complaisances qu'on avait pour la faiblesse du sexe féminin, en témoignage d'une protection discrète. Cette faiblesse n'est plus aussi évidente depuis que, dans tous les domaines, la femme cherche à s'égaliser à l'homme, depuis qu'elle partage avec lui tant de fonctions et s'assied à ses côtés sur tant de ronds-de-cuir bureaucratiques. Même là où la femme n'a point encore de droits politiques, elle prend une allure de bon camarade qui retient et éloigne l'hommage d'une politesse.

Ces dernières années, chaque fois que j'ai cédé, n'importe où, en tramway, à l'église, ma place à une dame, j'ai senti que mon

geste n'était pas compris. Aussi, je m'étonne moins en voyant de grands gaillards de dix-huit ans se carrer partout aux meilleures places tandis que des personnes âgées sont debout tout près d'eux. Mais, si le respect des vieilles dames s'en va, n'est-ce pas que deviennent introuvables celles qui acceptent de paraître telles? On s'habille de plus en plus jeune en vieillissant et ne serait-il pas malséant de traiter en grand'mère une belle aux cheveux jaunes, aux lèvres écarlates, court vêtue de blanc et de rose et qui avoue la trentaine depuis vingt-cinq ans?

Tous les jours, cependant, nous assistons, dans nos rues, à un spectacle pénible en voyant des magistrats ou des vieillards heurtés par une troupe d'écoliers et d'étudiants et forcés de leur céder le pas.

Autrefois, cela ne se serait pas produit. Certainement, l'éducation moderne est désastreuse pour la politesse, soit dans la famille, soit dans les écoles.

Sous l'ancien régime, les enfants n'étaient pas à leur place, parce que les parents les tenaient trop en dehors de leur vie; actuellement, les enfants ne sont pas non plus à leur place, car on leur passe tout. Ils tutoient père et mère et se permettent encore de les appeler par leur petit nom. On trouve cela délicieux! A table, ils coupent la parole aux grandes personnes et on leur sert souvent, en premier, les meilleurs morceaux. Pauvres chéris! Bref, la capitulation des parents est telle qu'elle entraîne forcément le mépris des convenances élémentaires. Quand les enfants sortent de la famille ainsi déformés, il est bien difficile aux écoles de les éduquer.

Il est bien évident qu'on tolère actuellement dans un grand nombre d'agglomérations de jeunes gens et de jeunes filles le plus mauvais ton, et cela est si bien entré dans les habitudes qu'on ne s'en aperçoit plus et qu'on trouve la chose toute naturelle.

Je dois encore nommer la vie de café et d'auberge, et, en général, tous les divertissements publics, tels qu'ils sont actuellement compris, parmi les éléments importants de la dégénérescence de la politesse.

Nous avons vu naître ces dernières années ce que je me permettrai de nommer un grand nivellement des jouissances. Chacun a maintenant une part de fêtes, de plaisirs, de spectacles. Il s'est formé de ce fait une tout autre atmosphère dans les lieux où l'on se rencontre en société, et partout où régnait seule ce qu'on nommait autrefois, souvent par euphémisme ironique, la bonne compagnie.

Les nouveau-venus y ont apporté un autre ton et les anciens privilégiés y ont perdu le leur : de là ce désordre grossier qui frappe ceux qui pénètrent dans certains endroits où l'on s'amuse et où rien ne cadre plus avec le luxe des vêtements, l'éclat du décor et les prétentions générales.

Le nivellement de certaines jouissances n'est pas condamnable; il est, au contraire, désirable s'il s'agit de jouissances d'un ordre élevé, d'art ou d'esthétique, par exemple, que le peuple est très apte à goûter. Malheureusement, il se produit dans des conditions fâcheuses pour la tenue générale. Du reste, les réceptions mondaines les plus fermées se font, de nos jours, souvent par souscriptions, bannissant ainsi tout devoir des participants envers qui que ce soit.

Ce ne sont donc plus les salons qui sont les conservatoires de la politesse, mais bien quelques villages où se sont maintenues les anciennes traditions.

Là, on rencontre encore des gens qui, même sans vous connaître, vous souhaitent le bonjour et se montrent affables, sans servilité; là se voient des adolescents un peu gauches, mais qui savent tirer leur chapeau et des jouvencelles qui n'ont point oublié la révérence; là, l'accueil est encore marqué d'une simplicité de bon

aloi, qui, dépouillée de toutes simagrées, conserve cependant les caractères essentiels de la véritable courtoisie.

Ne nous y trompons pas : la politesse, dans ses formes, varie d'une époque à l'autre; elle a, comme les meubles et les maisons, un style différent à chaque période de l'histoire; elle est un grand miroir où se reflètent l'état général des mœurs, la constitution politique, la vie sociale.

Sous le grand roi Louis XIV, les gens savaient parfaitement se tenir debout, marcher, saluer, s'incliner, s'asseoir et tourner un compliment, choses que nous avons complètement désapprises; par contre, ils étaient mal lavés; mangeaient avec leurs doigts et jetaient les os sous la table. Saint-Simon dit que, à la fin des repas, à la table du roi, les grands seigneurs s'essuyaient les mains sur leurs habits brodés et que la sauce leur coulait du menton et tombait jusque sur les boucles de leurs longues perruques.

Il se passait à Versailles, dans cet ordre d'idées, bien d'autres choses que nous ne supporterions plus. Il importe donc de ne donner aux formes successives des bonnes manières qu'une valeur relative.

La politesse ne devient une véritable vertu chrétienne, que nous devons tous chercher à acquérir, que lorsqu'elle est fondée sur la bonté, la bienveillance, la charité et la justice. Les formes conventionnelles, qu'il ne faut jamais outrer, ne font alors qu'extérioriser des sentiments réels et profonds et qui leur donnent toute leur signification. Ces sentiments font-ils défaut, les formes ne sont alors qu'une hypocrisie raffinée et élégante, un trompe-l'œil. Mais ce trompe-l'œil est indispensable à la vie sociale à cause des illusions qu'il procure et des relations qu'il facilite. Si nous assistons aujourd'hui à l'évanouissement de la politesse, c'est parce que règne partout l'égoïsme le plus féroce et que nous sacrifions tout à ses impérieuses exigences.

Du train où nous allons, nous n'avons peut-être pas vu le pire, et d'où viendra le remède? Il ne peut venir que du retour aux principes qui conditionnent la politesse comme toute la civilisation.

BARON GEORGES DE MONTENACH.

Un programme cohérent et une solide organisation

Ceux qui portent maintenant jusqu'au ciel les créateurs et les dirigeants de la J. O. C., après les avoir peut-être critiqués avec vivacité, ont été conquis par l'efficacité et les bienfaits évidents de ce mouvement de jeunesse catholique. Et ils semblent surtout frappés par ses résultats les plus tangibles. Voici au moins des gens, s'écrie-t-on, qui agissent pendant que d'autres, beaucoup trop nombreux, parlent.

Ils ont institué un service d'orientation professionnelle et de placement des jeunes ouvriers et des jeunes employés. C'est par milliers que l'on compte les jeunes gens qu'ils ont aidés utilement à choisir leur métier et à se caser.

Ils ont créé une caisse d'épargne spéciale pour les membres de leur association. Les dépôts se montent déjà à plusieurs centaines de mille francs.

Dans leurs publications et leurs causeries éducatives, ils se sont préoccupés très particulièrement d'éclairer et de redresser la conscience professionnelle, ils ont attiré avec une insistance tenace l'attention des apprentis sur les dangers des divers travaux industriels.

Et leurs méthodes sont tellement précises et concrètes! Ce ne

sont pas des théories qu'ils exposent, mais des faits et des situations. En ce qui concerne, notamment, les accidents de travail, ils ont procuré à leurs fédérations et à leurs sections des schémas de conférences et des films photographiques grâce auxquels tous les jeunes ouvriers de la J. O. C. ont pu voir en quelque sorte de leurs yeux les types d'accidents les plus fréquents et les plus funestes.

Après la désastreuse décadence de l'apprentissage et alors qu'il est si difficile d'amener les futurs ouvriers et leurs familles à profiter des cours professionnels qui se sont multipliés et qui se perfectionnent continuellement dans notre pays, ils infusent le goût et la fierté de la valeur professionnelle. Il n'y a pas de propagande en faveur de l'apprentissage et de la formation technique comparable à celle de la J. O. C.

Ils donnent également à leurs troupes l'esprit corporatif, syndical, mutualiste et coopératif.

Nous pourrions continuer cette énumération de services concrets et pratiques fonctionnant dans l'organisation de la J. O. C. Mais ce que nous voulons souligner principalement, c'est l'esprit dans lequel ont été créés ces divers services, et dans lequel ils fonctionnent. Nous craignons que cet esprit ait été beaucoup moins remarqué que le rendement obtenu. L'un explique l'autre cependant.

L'esprit qui anime la J. O. C. et toute son activité est purement et simplement l'esprit chrétien. Ce sont des motifs chrétiens qui sont mis les premiers en avant pour donner aux J. O. Cistes l'estime et la volonté de l'épargne, de la valeur et de la conscience professionnelles, de conditions meilleures de vie et de travail. On leur dira par exemple d'épargner afin de se constituer une dot pour le jour plus ou moins proche de leur mariage, en sorte qu'ils puissent assumer les charges de chef de famille avec plus d'assurance et sans aucune de ces compromissions que réprouve notre sainte religion. Il n'est pas de vérité qu'on leur répète plus volontiers que l'observation de saint Thomas d'Aquin, devenue une sorte d'aphorisme social, qu'une certaine aisance de vie est une condition qui facilite la pratique des vertus chrétiennes. Cette vérité élève singulièrement dans l'esprit des jeunes syndicalistes les revendications qu'ils s'efforcent de faire triompher. De même, la solidarité ouvrière, qui doit être le ciment syndical, coopératif et mutualiste, devient une forme et une application de la charité et de la solidarité chrétiennes.

Bref, les intérêts temporels qui sont procurés par la J. O. C. à ses membres et, par contre-coup, à beaucoup d'autres jeunes ouvriers et employés, sont recherchés moins pour eux-mêmes que pour leurs conséquences d'ordre spirituel et religieux. Les valeurs chrétiennes seules sont recherchées pour elles-mêmes. Et avec quelle ardeur et quelle énergie!

Toutes les fédérations régionales de J. O. C. sont tenues d'organiser une récolle par trimestre et une retraite par an. Et le Comité central veille à l'exécution de cette consigne. Plusieurs centaines de jeunes ouvriers font chaque année leur retraite et un beaucoup plus grand nombre bénéficient des journées de récolle par les soins et sous l'impulsion de la J. O. C. Il est évident que la plupart ne seraient pas atteints efficacement par les organismes généraux de propagande en faveur des retraites fermées.

Avant et après toutes les réunions de J. O. C., on récite la prière; le premier point du programme est toujours la lecture et le commentaire d'un passage de l'Evangile. Fréquemment des sujets religieux sont abordés, étudiés, discutés. Ces sujets religieux tiennent une place d'honneur dans les organes de la J. O. C.

A la Semaine d'étude de La Louvière, ce qui frappait le plus était cette ferveur surnaturelle qui transfigurait véritablement les séances de travail aussi bien que les cérémonies religieuses. Chaque fois qu'un orateur ou un professeur exalta la beauté de la vie chrétienne vécue avec élan dans les conditions de vie qui sont faites aujourd'hui aux travailleurs industriels, il souleva inmanquablement des acclamations enthousiastes. Ah! Notre-Seigneur fut bien honoré et glorifié par ces manifestations qui ponctuèrent, peut-on dire, tous les exposés de la Semaine. Le R. P. Plus, dans les méditations qu'il prêchait le matin à cette élite ouvrière, exposa dans toute son ampleur et sa profondeur la magnifique doctrine qui remplit tous ses ouvrages : la doctrine de la vie du Christ en nous et de notre vie dans le Christ. C'est de cette présence mystique de Notre-Seigneur dans le chrétien et de cette incorporation mystique du chrétien en Notre-Seigneur qu'il déduisit notamment les devoirs de charité et d'apostolat du jeune ouvrier envers ses camarades de travail et envers tous ses frères, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent. Nous sommes persuadé, pour avoir observé l'auditoire du P. Plus et

pour avoir eu nous-même l'honneur et la joie de lui adresser la parole sacerdotale, que l'illustre jésuite eut l'impression d'avoir rencontré rarement un auditoire plus perméable à ces vérités sublimes.

Les communions de chaque matin, auxquelles participaient la plupart des Semainiers, étaient un émouvant spectacle.

La consécration de la J. O. C. au Christ-Roi, précédée d'une procession aux flambeaux, eut l'allure chevaleresque d'un serment solennel, le serment de ramener au Christ, en commençant par se donner soi-même sans réserve ni condition, la Jeunesse ouvrière puis toute la classe ouvrière de Belgique.

La J. O. C. est formellement un organisme d'Action catholique. C'est-à-dire que son objet formel est l'éducation chrétienne et l'apostolat. Les autres buts qu'elle poursuit sont annexés à ce but principal. Ils convergent vers cette fin essentielle.

Ces buts secondaires, ces buts temporels, il faut cependant noter que la J. O. C. ne les atteint pas moins sûrement ni moins efficacement, bien au contraire. C'est là un phénomène classique dans l'histoire des œuvres catholiques et qui ne peut étonner que des observateurs superficiels et non avertis. Les expériences de MM. Allemand et Timon David sont dans toutes les mémoires. Pour n'avoir pas cherché en premier lieu l'amusement, mais des œuvres d'éducation à base et à principes surnaturels, ils ont obtenu outre cette fin primordiale, celle dont ils semblaient se désintéresser. Dans leur patronage, les jeunes gens s'amusaient comme nulle part ailleurs. Ils s'amusaient à peu de frais. Timon David décrit dans une page pittoresque des scènes d'exubérance joyeuse dont il était continuellement le témoin. Et il rappelle les insuccès auxquels il s'était heurté auparavant, lorsqu'il organisait ses œuvres pour l'amusement, afin de prendre ainsi les jeunes gens et ensuite de leur faire du bien. Sur le terrain de l'amusement, nous ne sommes pas à même de tenir le coup, nous sommes incapable de lutter avantageusement contre nos concurrents. Pour l'emporter, il faut nous placer sur notre véritable terrain, il faut proposer aux jeunes gens l'idéal austère et exaltant d'une vie chrétienne intense et d'un apostolat conquérant. On est souvent étonné de la facilité relative avec laquelle vibre cette corde généreuse dans l'âme des jeunes. Et il se fait que par surcroît, ce que l'on a recherché moins directement est obtenu plus sûrement et plus parfaitement. Ainsi se trouve réalisée une fois de plus la promesse de l'Évangile : Cherchez d'abord le règne de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. Non pas qu'il faille laisser de s'occuper directement des amusements ou des autres intérêts profanes des jeunes gens groupés dans les organismes d'Action catholique. Mais de se préoccuper d'abord de leurs intérêts surnaturels est la préparation la plus foncière et la plus efficace de ces services qui leur seront ensuite rendus, soit par le groupe même d'Action catholique soit par une autre institution.

Ces considérations générales s'appliquent exactement à la J. O. C. et à son histoire. Aussi longtemps qu'elle s'est appelée Jeunesse syndicaliste et qu'elle a paru mettre au premier plan des services d'ordre temporel, si urgents et nécessaires qu'on puisse et qu'on doive les dire, elle n'a pas réussi à prendre son essor, elle ne parvenait pas à décoller. Lorsqu'elle se fut transformée en Jeunesse ouvrière chrétienne, lorsqu'elle affirma clairement que son premier souci était de tremper chrétiennement les âmes et de les lancer dans l'apostolat, l'ère commença de son développement et de sa rapide extension et de ses magnifiques succès. Qu'on nous comprenne bien, nous ne voulons pas laisser entendre que les dirigeants de la J. O. C. aient perdu quelque chose de leurs convictions et de leur zèle syndicalistes. Nous faisons observer simplement que la hiérarchie des valeurs s'est marquée plus nettement dans leur programme et que leur association est devenue plus nettement un organisme d'Action catholique. Et nous répétons que le syndicalisme chrétien n'y perdra rien, tout au contraire. Les J. O. Cistes auront un cran syndical incomparable. La religion est utile à tout, écrit saint Paul. Il ne dit pas qu'elle suffit à tout, mais qu'elle sert à tout. Elle sert entre autres à la réorganisation professionnelle de la société.

Cette prédominance de la fin religieuse, qui range la J. O. C. parmi les organisations d'Action catholique proprement dites, fait également, comme nous l'avons expliqué plus haut, l'unité et la cohérence de son programme.

Il nous reste à dire quelques mots de son organisation.

Les créateurs de la J. O. C. n'ont pas estimé qu'il fallait compter exclusivement sur l'esprit insufflé au mouvement. Nous ne vivons

pas dans le monde des purs esprits, mais des esprits incarnés dans un organisme.

Toute section de J. O. C. est incorporée à une fédération régionale. Toute fédération régionale est solidement encadrée par l'organisation générale. Il y a contrôle précis et constant du haut en bas de l'Association. Les sections qui ne se conforment pas aux directives essentielles sont rayées impitoyablement. La même rigueur est appliquée aux membres des sections. Le J. O. Ciste qui ne paie pas régulièrement sa cotisation de 25 centimes par semaine et qui, par conséquent, ne reçoit pas le journal *La Jeunesse ouvrière*, dont le prix d'abonnement est impliqué dans cette cotisation, ne tarde pas à être retranché des listes officielles. On n'admet pas de demi-jocistes.

De là une grande vigueur d'organisation, qui peut être donnée comme modèle, non pas à copier purement et simplement, mais à adapter aux autres groupes de jeunesse catholique.

L'ensemble de ces groupes doit constituer l'organisation générale de jeunesse catholique. La J. O. C. entend bien y prendre sa place et y tenir son rôle. Nous aurons l'occasion, à propos du Congrès de Liège d'exposer aux lecteurs de la *Revue catholique* quelle est la mission nécessaire de cette organisation générale et comment s'y emboîtent et y agissent les organes spéciaux tels que la J. O. C.

LOUIS PICARD,

« La défense de l'Occident » (1)

Henri Massis est l'un des mieux doués de ce groupe d'écrivains français qui est en passe de changer la face de l'Europe : l'Angleterre commence seulement de les découvrir.

Négligence paradoxale, et qui n'a qu'une excuse, la séquelle de préjugés vêtustes, tenaces et persistants — dont le dernier devrait bien être porté « disparu » depuis la bataille de la Marne — et qui s'obstinent dans la méconnaissance de ce que la pensée française a de militant, ou, autrement dit, de proprement français. C'est d'une confusion analogue, d'ailleurs, que souffrent nos jugements sur feu Napoléon; le Tory abhorre en lui l'étranger, le whig radical le couvre d'opprobre en tant que militaire.

Semblablement, l'équipe d'écrivains de combat qui s'est levée en France offense notre conception de la controverse; leur doctrine exaspère les mystiques par sa lucidité, et les sceptiques par son christianisme authentique. Ne voilà-t-il pas, en effet, qu'ils défendent et les mystères chrétiens contre un pseudo-mysticisme et la saine raison contre le rationalisme? En quoi ils ne font que suivre la droite pente de l'esprit français : de celui, il est vrai, qui nous fut longtemps le moins familier. Je réproouve les plaisanteries déplacées, mais je suis bien obligé de constater que le nom de *France* s'est trop souvent présenté à nous comme inséparable du prénom d'Anatole. De fait, nous avons pris, durant de longues années, le génie le plus antinational qui fût jamais, pour la vivante incarnation du génie de sa nation; c'est qu'aussi il entraînait à ravir dans la peau du Français-type que nous a fabriqué notre propre littérature, du monsieur courtouis, narquois, voluptueux, policé, et qui se fiche de tout (qu'ils disent!) C'est au point que le nom même de sainte Jeanne d'Arc, en tête de l'un des ouvrages d'Anatole France, ne nous engage à aucun

(1) Une traduction anglaise du beau livre de Henri Massis paraîtra à Londres dans quelques semaines. Elle sera présentée au public anglo-saxon par une préface de G.-K. Chesterton, dont le dernier numéro des *Nouvelles Littéraires* a publié la traduction française. Elle ne manquera pas d'intéresser vivement nos lecteurs.

retour sur nous-mêmes; il eut tout le loisir de jouer chez lui au révolutionnaire sans quitter pour cela notre répertoire le plus classique. Il se flattait de nier et d'ébranler bien des choses, à commencer par Dieu, la patrie et la morale : mais il demeura impuissant à entamer d'une ligne l'idée que se fait l'Anglais moyen du citoyen français. Conception aussi tenace que fortuite, et que façonnèrent, voici cent ans passés, des personnes qui n'avaient point rencontré de Français depuis Voltaire.

Massis, dans toute son œuvre, et singulièrement dans sa *Défense de l'Occident*, se porte le champion d'une certaine indépendance, d'une certaine dignité inhérentes à la personne humaine, bref, de la doctrine du libre arbitre, qui implique un choix possible et nécessaire entre le bien et la mal. En quoi elle s'oppose à la fois au matérialisme qui prétend réduire l'esprit à l'état de machine, et au transcendantalisme qui voudrait le confondre dans le grand Tout, autant dire dans le grand Rien-du-tout. Je sais bien que la philosophie transcendantale d'Allemagne et d'ailleurs, que Massis attaque avec tant de roide vigueur, fait grand étalage du mot de *Volonté*; mais dans un sens si anarchique et si vague que je l'appellerais plutôt du nom de *Nolonté*, tant elle représente peu l'acte délibéré d'une décision consciente, mais l'abandon aux obscures poussées du désir. Au lieu que la philosophie de Massis marie la volonté à la raison, et que son argumentation tout entière se résume dans une impérieuse protestation contre les sceptiques aussi bien que les mystiques qui tentent de séparer ce que Dieu a uni quand il créa l'homme. C'est, en un mot, la digne et juste tradition de la volonté raisonnable et responsable qu'il défend contre les entreprises omniformes de l'invasion asiatique.

Trop souvent, hélas, la défense de l'Occident ne fut que la défense des errements occidentaux; l'on s'est acharné en plus d'un cas à ne défendre que l'indéfendable. Par une sorte de paradoxe pervers, nous avons prétendu à la supériorité dans tous les domaines, hormis le seul où nous étions effectivement supérieurs; nous avons étendu à l'Asie entière les « accidents » de l'Europe, et nous nous sommes pudiquement gardés de toucher un mot de ce qui en constitue la « substance ». Nous avons bien pu enseigner aux Asiatiques à se vêtir à l'euro-péenne, dans le moment même où nos modes atteignaient à un point de hideur qu'elles n'avaient jamais dépassé, et pendant ce temps-là, au lieu de leur inculquer nos idées les plus saines, nous nous sommes imbibés de leur plus malsaine idéologie.

Le fatalisme, le pessimisme, l'inhibition de l'esprit combatif, le mépris de la justice individuelle, ont envahi notre patrimoine intellectuel comme autant de parasites; ils y ont si bien prospéré qu'ils forment pour ainsi dire la religion négative de ce temps.

Nous avons conquis les corps, et l'Orient a conquis notre âme. Ah! que ce serait plus beau que le contraire fût vrai! Quelle fraîche et joyeuse allégresse d'affronter les armées de Xerxès, lorsque l'on défend le génie d'Athènes! Mais nul n'a été bâti de temple semblable au Parthénon parmi la forêt des pagodes chinoises; ce que nous y avons élevé, ce sont des usines et des hôtels de troisième ordre.

Il serait bon d'être envahi comme le fut l'Espagne, si c'était pour aboutir à quelque cathédrale de Séville : mais nul de nous n'a édifié de cathédrale en face des mausolées du Taj Mahal : nous n'y avons mis que des tea-rooms et des golf-clubs.

Cette lâche mollesse à combattre pour notre idéal, Massis la fouaille dans son livre. Il prend la tête d'un mouvement que les Anglais se doivent de suivre, comme ils partirent jadis pour la première croisade.

... Anglais, n'oublions jamais ces longs âges de l'histoire d'Angleterre et de France durant lesquels nos deux nations furent compagnes ou rivales dans une même tradition chevaleresque. L'on a beaucoup médité, je le sais, des romans de cheva-

lerie : tout a été dit là-dessus, et pour jamais, par un certain Espagnol du temps de la Renaissance. Mais accordons à ces romans — à plus forte raison, aux réalités qu'ils expriment — le mérite singulier d'avoir pour idéal la volonté qui soumet les circonstances, et non celle qui abdique devant elles, et qu'admettent seuls les réalistes modernes. Leurs thèmes les plus fantastiques contiennent un élément de raison qui fait cruellement défaut aux plus moroses fictions de notre ère rationaliste : un but défini, des épreuves déterminées y apparaissent, une vérité qui échappe aux humeurs du moment, un jugement final qui décide si l'objet de la quête a été atteint ou non. En somme, ce sont des histoires qui se suivent, bien que prolives et pleines de répétitions : amorphes et incohérentes, elles feraient encore bon visage auprès des remous d'anarchie subjective où notre moderne roman psychologique ne se débat même plus.

Or ces deux facteurs essentiels, la détermination rationnelle d'une fin et le choix militant qui s'efforce d'y atteindre, existent autrefois pour la Gaule et pour notre Bretagne, puisque nous les retrouvons jusque dans les romans épiques d'Arthur de Bretagne et d'Amadis de Gaule. Et je ne cesserai jamais de m'émerveiller que cette même génération qui vit la Gaule et la Bretagne défendues contre la barbarie par des légions de héros plus grande que les paladins de légende, garde dans ce triomphe un si morose visage, et refuse son cœur à cette lucidité.

G.-K. CHESTERTON.

(Traduit par MAXIMILIEN VOX.)

CHRONIQUE POLITIQUE (1)

Le resserrement de l'Entente

La visite en Angleterre du Président de la République française a donné aux gouvernements de Londres et de Paris l'occasion de marquer aux yeux de tous le resserrement de l'Entente cordiale. C'est en grande partie l'œuvre de M. Briand; le « subtil Aristide » a réussi là où la haute intelligence et les talents de M. Poincaré ont nettement échoué.

Le rapprochement de la France et de l'Angleterre facilite beaucoup la tâche de notre diplomatie. Quel jeu de bascule, délicat et dangereux. MM. Hyman et Jaspas n'ont-ils pas dû mener au temps difficile des grandes conférences internationales! M. Vandervelde a eu plus de chance. Il navigue dans des eaux moins troublées.

Les idées ont évolué en France; elles ont évolué en Angleterre aussi et l'éclipse de M. Lloyd George a éliminé une cause permanente de heurts et de malentendus. De plus, le conflit latent avec les Soviets a renforcé à Londres le désir de trouver des appuis sur le Continent. L'identité d'intérêts entre deux grandes puissances coloniales visées par les gens de Moscou impose en quelque sorte une collaboration défensive. Toutes ces raisons que l'on peut aligner froidement sur le papier ont été à la racine de l'accueil gracieux et empressé fait à M. Doumergue. Le voyage du Président a permis à la sensibilité populaire de se mettre au service d'une idée politique très saine.

(1) Chronique de quinzaine.

L'Entente cordiale, point de départ de l'alliance victorieuse, n'a pas toujours servi les intérêts de la Belgique. Tant que l'Angleterre a pu pratiquer le « splendide isolement », la valeur de la garantie qu'elle donnait à la neutralité belge était singulièrement augmentée. Il était alors admis que l'invasion de notre pays constituait un des seuls cas susceptible d'entraîner le cabinet de Londres à intervenir sur le Continent. Mais le jour où sous la pression des événements l'Angleterre a contracté avec la France des liens plus étroits, l'Allemagne a éprouvé moins d'hésitations à franchir le Rubicon. Elle a envisagé d'autres hypothèses de nature à amener en ligne le fameux corps expéditionnaire, et même, comme le prouvent les Mémoires de Lord Grey, elle a oublié que taute d'une véritable alliance, la question belge restait malgré les apparences le nœud du problème.

Dans l'état actuel de l'Europe, cependant, la Belgique ne peut que souhaiter de voir la France et l'Angleterre marcher résolument la main dans la main. En s'unissant, en associant la puissance militaire à l'hégémonie maritime, les deux nations forment un bloc capable d'imposer partout le respect des traités. Leur entente donne son efficacité au pacte de Locarno qui garantit avec l'inviolabilité de nos frontières la démilitarisation du Rhin, elle nous permet de poursuivre, dans une atmosphère débarrassée des suspicions de ces dernières années, la conclusion d'accords militaires réglant l'exécution des engagements généraux auxquels nous avons pris part.

Nous terminons aujourd'hui la série de ces chroniques échelonnées depuis plus de six mois dans la *Revue*. Nous avons essayé de dégager des principaux événements de la politique mondiale ce qui intéresse directement notre pays; ce point de vue est trop souvent négligé chez nous car nous subissons à un degré ignoré ailleurs l'influence des agences télégraphiques et de la grande presse étran-

gères. Nos lecteurs se sont sans doute aperçus que nous étions, par la force des choses, amenés à insister sur quelques idées simples. Pour vivre dans le cadre déterminé par les traités de Locarno qui établissent le statut de l'Europe occidentale, la Belgique doit d'abord demeurer un État, capable d'agir et de faire respecter ses droits. L'accord militaire avec la France constitue un élément essentiel de notre sécurité, mais le contact établi avec l'état-major français devrait être doublé d'un contact analogue avec les autorités anglaises. Persuadés que malgré M. Wilson, la paix générale exige le maintien d'un certain équilibre entre les Puissances, nous croyons que l'indépendance de la Belgique demeure, comme par le passé, un objet d'intérêt européen; c'est pourquoi nous repoussons toute alliance diplomatique ou toute entente économique exclusive. Enfin, nous voyons dans l'Angleterre la puissance la plus intéressée à nous aider à défendre notre existence politique. Ces principes, sauf peut-être l'exclusion de toute union douanière avec la France, sont admis par presque tout le monde en Belgique. Mais leur application demande infiniment de vigilance et de tact. En fait, nos relations avec les Puissances ne sont pas aujourd'hui ce qu'elles devraient être. Avec la France, la tension économique s'accroît; avec la Hollande les dissentiments sont aigus. Comme le Premier ministre l'a dit à Anvers, nous devons nous libérer des dernières survivances du traité de Munster; vis-à-vis de l'Angleterre et surtout vis-à-vis de l'Italie, il semble bien que nous soyons handicapés par la présence au ministère des Affaires étrangères d'un Marxiste impénitent. Nos relations avec la Grande-Duché ne sont pas non plus aussi cordiales qu'on le voudrait. Rien n'annonce, enfin, le rétablissement de relations normales de voisinage avec l'Allemagne. M. Vandervelde après deux ans de règne, peut s'apercevoir qu'en diplomatie les lauriers sont difficiles à cueillir.

Comte Louis DE LICHTERVELDE.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Novissima verba

La Mère Agnès de Jésus, vient de publier le journal intime où elle avait consigné les derniers entretiens de sa sœur sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, les paroles suprêmes qu'elle a recueillies de sa bouche durant les cinq derniers mois de son existence, du 1^{er} mai au 30 septembre 1897, jour de sa précieuse mort. Plusieurs avaient déjà été reproduites mais légèrement modifiées, soit à cause des exigences du contexte, soit parce qu'elles avaient été inexactement rapportées. Les voilà, enfin, ces confidences sacrées, dans leur authentique pureté; les voilà telles qu'elles ont jailli dans toute la spontanéité d'un familial abandon.

L'éditrice s'est gardée d'y toucher et même de les commenter, elle s'est bornée, avec une louable discrétion, aux annotations indispensables pour l'intelligence du texte.

C'est le testament de la sainte, complément de son autobiographie. C'est comme un coffret d'or contenant les reliques de son esprit et ce reliquaire spirituel, d'une valeur inestimable, l'emporte sur tous les autres.

Durant ces derniers mois, en effet, la sainte s'achève, se consume en amour, en patience, en humilité; la petite Victime de l'Amour miséricordieux, dévorée par les flammes de l'holocauste, exhale ses parfums les plus exquis.

Sur le point de s'échapper de sa geôle, de ce corps « qui l'a toujours gênée », Thérèse de l'Enfant-Jésus fait entendre, dans

les libres épanchements de son cœur avec sa sœur Pauline, les accents les plus sincères et les plus beaux. C'est le chant du cygne.

Toujours passionnée de vérité, elle n'a jamais été aussi vraie. Elle ne se surfait ni se ravale, elle se montre telle qu'elle est, au regard de Dieu.

Sous la plume de l'autobiographe, dans *l'Histoire d'une âme*, il a pu, après tout, se glisser un brin de préoccupation littéraire. Ici, dans ces pages, où, au jour le jour, sa sœur s'est fait scrupule de la répéter littéralement, pas ombre d'artifice, mais la vérité toute nue.

Admis jusque dans l'intimité sacrée des derniers jours, des derniers instants, par une faveur insigne dont nous ne pouvons assez remercier la Mère Agnès, nous partageons le bonheur de la confidente privilégiée. Avec elle, nous sentons chaque palpitation du cœur héroïque de la sainte, nous lisons dans cette âme, à livre ouvert, nous surprenons ses secrets, nous la suivons du regard dans son ascension vers le Ciel, et pas un battement des ailes de la colombe dont les liens se détendent et qui va prendre son essor ne peut nous échapper désormais.

C'est la passion d'une jeune martyre, passion intérieure d'une martyre d'amour qui se déroule à nos yeux, observée par un témoin pénétrant et nous livrant sa vision dans une série d'instantanés. Disons plutôt que l'héroïne elle-même, répondant avec ingénuité aux questions de sa sœur, nous décrit toutes les phases de la lutte suprême et, se découvrant jusqu'au tréfonds, nous donne la révélation définitive de son âme dans un raccourci saisissant.

Les *Novissima verba* sont la condensation de *l'Histoire d'une âme*,

l'Autobiographie concentrée et approfondie. Ce petit livre sera le bréviaire des innombrables amis de sainte Thérèse qui ne cesseront de le méditer et d'en savourer le charme intraduisible.

* * *

Ces dernières paroles de la sainte se succédant dans un ordre purement chronologique, il resterait à réunir ces traits épars pour en faire la synthèse et en dégager l'unité. Qui l'essaiera ? Seule la Mère Agnès, qui connut sa sœur « dans ses derniers replis », au jugement même de la petite Thérèse, en serait capable, et comme Céline nous a donné l'image artistique et fidèle de sa physionomie, Pauline seule pourrait nous donner le portrait véridique de la sainte. Pour rappeler un de ces mots charmants, Céline nous a montré l'enveloppe, Pauline nous ferait voir la lettre.

Ne pouvant nous dissimuler notre absolue impuissance, tentons du moins, en rapprochant quelques traits, une manière d'esquisse. Grossière ébauche, sans doute, mais où se reflète néanmoins quelque rayon de la ravissante beauté de l'original.

Comme on le sait, par ailleurs, comme on le voit mieux ici, Thérèse de l'Enfant-Jésus fut, par un secret dessein de Dieu, prédestinée à la souffrance, à la souffrance inouïe, cachée sous les dehors riants, à la souffrance joyeuse, au ministère de la souffrance apostolique.

« Ah ! je sais ce que c'est que la souffrance ! » Elle a beaucoup souffert ici-bas. « Il faudra le faire savoir aux âmes ». Depuis sa première communion, du jour où elle a demandé à Dieu de changer pour elle en amertumes toutes les consolations de la terre « j'avais un perpétuel désir de souffrir ». Elle était faite pour cela, son âme était d'une trempe à souffrir. « C'est vrai que je désirais beaucoup souffrir pour le bon Dieu et c'est vrai que je le désire encore ». Quelques heures avant d'expirer, elle se rend ce témoignage : « Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance, oh ! c'est bien vrai ! » Et, un peu plus tard, elle disait à Mère Agnès dans les affres de l'agonie : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir ! Jamais ! Jamais ! Je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eus de sauver des âmes. » N'est ce pas comme un écho du *lamma sabachani* ? La poitrine déchirée et en feu, oppressée, angoissée : « Je ne peux pas respirer, je ne peux pas mourir... » Mais sa volonté triomphe dans ce cri « Je veux bien encore souffrir. » Depuis sa tendre enfance, elle s'est attachée à la croix, elle s'y est rivée, elle ne s'en détachera jamais, elle meurt dans ses bras.

De quoi fut faite sa souffrance ? Elle a saupoudré d'amertume toutes les satisfactions de la vie. Elle a bu à la coupe des humiliations. Elle ne s'est complu en rien, Elle a porté au dedans d'elle-même, jusqu'à la fin, la torturante vipère des tentations contre la foi. Elle s'est débattue dans la nuit comme l'oiseau aux barreaux de sa cage. Elle souffre, elle souffre et brûle du désir de souffrir toujours.

Mais sa passion est d'une essence rare. Souffrir, c'est précisément ce qui lui plaît de la vie. Elle a trouvé la paix dans les ténèbres, la joie dans la souffrance. Par ce qu'elle éprouve elle-même, crucifiée et baignée dans la quiétude, elle entrevoit le mystère de l'âme du Christ agonisant, irradiée, à sa cime, par la vision béatifique, submergée dans ses abîmes par l'océan de la douleur. Elle fut la plus gaie des carmélites, gaie « pour faire plaisir », accordant sa prédilection à Théophile Vénard « parce qu'il était toujours gai ». Voulez-vous une image de sa vie ? « Voyez-vous ce petit verre, on le croirait plein d'une liqueur délicieuse ; en réalité, je ne prends rien de plus amer ! » Et, pourtant, « ma vie n'a pas été amère, car j'ai su faire ma joie et ma douceur de toute amertume ». La joie va jusqu'à la rendre incapable de souffrir.

Pourquoi fut-elle aussi avide de souffrances que d'autres le sont des plaisirs ? Elle souffre parce que cela plaît à Dieu : « Je serais heureuse de supporter les plus grandes souffrances, quand ce ne serait que pour le faire sourire, même une seule fois. » Elle souffre pour alimenter le réservoir de mérites qui doit se déverser, surtout après sa mort, en pluies de grâces universelles. — Vous voulez donc acquérir des mérites, lui demande Mère Agnès. — « Oui, mais pas pour moi... pour les âmes, pour les besoins de toute l'Église, enfin pour jeter des roses à tout le monde, justes et pécheurs. »

Elle souffrit cruellement dans ses derniers jours. « Je crois que le démon a demandé au bon Dieu la permission de me tenter par

une extrême souffrance pour que j'arrive à manquer de patience et de foi. » La ruse de l'esprit malin fut déjouée. La vaillante athlète tint bon. — Mais, c'est affreux ce que vous souffrez, lui disait-on. — Elle répliquait : « Non, ce n'est pas affreux. Une petite victime d'amour ne peut pas trouver affreux ce que son Epoux lui envoie. »

A sa sœur qui lui demandait, le 24 août, si son courage n'était pas à bout : « Non, mais pourtant, tout est pour le pire. A chaque respiration, je souffre violemment. » Puis, se reprenant avec un sublime élan d'amour. « Non, tout n'est pas pour le pire, tout est pour le mieux. »

D'où lui venait ce courage, cette force d'âme dans un organisme ravagé, dans un corps consumé qui devenait squelette, dans cet écroulement de tout son être ? N'êtes-vous pas découragée, l'interrogeait-on ? — « Oh ! non ! Je ne suis pas du tout malheureuse... Le bon Dieu me donne juste ce que je peux porter. » Elle avait dit auparavant : « Le bon Dieu me donne du courage en proportion de mes souffrances. Je sens que, pour le moment, je ne pourrais en supporter davantage, mais je n'ai pas peur, puisque, si elles augmentent, il augmentera mon courage en même temps. »

* * *

Elle est fière et virile, elle a la magnanimité, elle se sent une âme de guerrière prête à voler au feu. Elle n'a pas craint la mort de si près qu'elle l'ait vue, elle s'est moquée des attaques du démon, elle a la bravoure d'une Judith. Mais, il ne faut pas s'y méprendre, elle souffre, elle lutte, elle triomphe avec Dieu. C'est de lui seul qu'elle tient sa force. « Je vois mon petit néant » et cette vue ne la quitte pas. Elle attend tout de lui. Ce qui fait sa joie, c'est que, n'ayant rien, elle recevra tout de Dieu. A la racine de son héroïsme, il y a une humilité prodigieuse, une confiance imperturbable dans le Tout Puissant. « Quand j'aurais accompli toutes les œuvres de saint Paul, je me croirais encore un serviteur inutile. » Par ailleurs « si j'avais commis tous les crimes possibles, j'aurais toujours la même confiance, je sentirais que cette multitude d'offenses serait comme une goutte d'eau dans un brasier ardent. »

Ses plus mâles vertus et jusqu'à cette force qui n'est pas sa force, mais celle de Dieu en elle, revêtent toujours chez la petite Thérèse un séduisant aspect de simplicité et portent l'inimitable cachet de l'enfance spirituelle. Thérèse de l'Enfant Jésus est une enfant prodige dans l'ordre de la sainteté, restée telle jusqu'à sa mort, elle le serait demeurée jusqu'à quatre-vingts ans. Elle a merveilleusement défini sa petite voie au cours de sa dernière maladie : reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu comme un petit enfant attend tout de son père, ne s'inquiéter de rien, ne point gagner sa fortune... Etre toujours petit, c'est encore ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique. Enfin, c'est encore ne point se décourager de ses fautes, car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire du mal. »

A quelque hauteur qu'elle se soit élevée sur l'échelle mystique, blessure d'un trait de feu après son Offrande à l'amour miséricordieux, vol d'esprit ressentit plusieurs fois, extase de sa mort, la spiritualité de Thérèse conserve cette liberté d'allure, cette simplicité ingénue, le charme indéfinissable de l'enfance.

Elle reste marquée aussi au coin de la discrétion et de la mesure, donnant le pas à la mortification de l'esprit sur celle de la croix, redoutant dans l'usage des instruments pénitentiels l'alliage de la nature dans les inspirations de la grâce, marquant la préférence pour les pénitences qui laissent le champ libre à l'âme, enveloppant les privations volontaires de plaisirs licites sous la forme d'offrandes aux membres de la Sainte Famille. Sur chacun de ces points, les « Derniers Entretiens » disent le mot décisif et souvent pittoresque, ils achèvent de dessiner ainsi cette physionomie morale si caractéristique.

La délicatesse d'une sensibilité à la fois raffinée et enfantine inspire à la Sainte des traits charmants et naïfs. « Que je serais malheureuse au ciel, si je ne pouvais pas faire de petits plaisirs sur la terre à ceux que j'aime ! » Et encore : « Je serais contente au ciel si vous composez pour moi quelque jolie poésie : il me semble que cela fait plaisir aux saints quand on célèbre leurs louanges, parce que en les honorant, on honore le bon Dieu. »

Elle se croyait donc sainte et assurée de sa place au ciel ? Sans aucun doute. Elle qui était affamée de vérité, qui ne cherchait que la vérité, elle qui voyait toujours son petit néant, se sentait

portée dans les bras de Dieu comme une enfant et ne pouvait douter qu'à sa mort elle verrait Celui qu'elle ne voulait pas voir ici bas dans les ténèbres de la foi : « Vous verrez comme mon jugement sera doux pour moi, dût-il me gronder un peu. Je ne lui ai donné que de l'amour, il ne me rendra que de l'amour. »

Mais où cette assurance éclate avec une force singulière, c'est dans la conscience de sa mission posthume. Impossible de ne pas y reconnaître une inspiration céleste dont je ne sache pas qu'on trouve, à ce degré, un exemple analogue.

Entendez-la redire sur tous les tons cette affirmation audacieuse : « Tout passe en ce monde mortel même la petite Thérèse... mais elle reviendra. »

« Je sais que ma mission va commencer : ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. Si mes désirs sont exaucés, mon ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde. *Oui, je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre.* Ce n'est pas impossible puisqu'au sein même de la vision béatifique les anges veillent sur vous. Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde, et tant qu'il y aura des âmes à sauver. (17 juillet.) »

« Pour ma mission, comme pour celle de Jeanne d'Arc, la volonté de Dieu s'accomplira malgré la jalousie des hommes. »

Montrant à sa sœur dans les *Annales de la Propagation de la Foi* un passage où il est parlé de l'apparition d'une sainte vêtue de blanc auprès d'un enfant baptisé, elle lui dit : « Plus tard, j'irai comme cela autour des petits enfants baptisés. »

Elle a la certitude que le manuscrit de sa Vie sera publié pour le bien des âmes. « Ma Mère, ces pages feront beaucoup de bien. On connaîtra mieux ensuite la douceur du bon Dieu. » Et elle ajouta d'un ton inspiré : « Ah ! Je le sais bien, tout le monde m'aimera. » C'était le 1^{er} août 1897. N'est-ce pas, sur les lèvres d'une petite carmélite qui se meurt, ignorée du monde, au fond de son couvent, d'une religieuse aussi profondément humble et amoureuse de vérité, une prédiction frappante et, j'ose le dire, inspirée ?

Le 14 septembre, une quinzaine de jours avant sa mort, on lui avait offert une belle rose, cueillie dans le jardin et elle l'effeuillait sur son crucifix, essuyant avec chaque pétale les plaies du Crucifié. Et comme les pétales glissaient de son lit sur le plancher de l'infirmerie, elle dit : « Ramassez tous ces pétales, mes petites sœurs, ils vous serviront à faire des plaisirs, plus tard, n'en perdez aucun. »

Et l'éditrice, joignant à la prophétie sa réalisation, observe qu'un de ces pétales devait guérir, en septembre 1910, d'un cancer à la langue, un vieillard, Ferdinand Aubry, hospitalisé chez les Petites Sœurs des Pauvres de Lisieux.

* * *

Le délicieux petit volume se termine par le récit le plus circonstancié et le plus fidèle de la mort de la Sainte qui ait paru : c'est d'une virgine beauté qui surpasse tout ce que les poètes ont jamais rêvé, c'est la fraîcheur de l'éternelle aurore.

Elle avait accueilli la messagère du ciel avec une parfaite sérénité. Mourir ou guérir, mourir à l'improviste et sans les sacrements : tout lui était indifférent, s'interdisant tout choix, s'en remettant au bon plaisir de Dieu. Elle n'avait pas peur du « Divin Voleur » parce qu'il était le Voleur aimé. A mesure qu'elle approchait du terme, elle sentit redoubler le désir du ciel, il lui tardait de Le voir. Cependant, fidèle à son esprit, elle ne voulait d'autre mort que celle du Christ. Il est mort dans les angoisses. « C'est la plus belle mort d'amour qu'on ait jamais vue ! Mourir d'amour ce n'est pas mourir dans les transports... je vous l'avoue franchement, il me semble que c'est ce que j'éprouve ». A une religieuse qui lui annonçait, le 15 juillet, qu'elle mourrait, peut-être, le lendemain, fête de Notre-Dame du Mont Carmel, après sa communion, elle fit cette réponse : « Oh ! cela ne ressemblerait pas à ma petite voie, j'en sortirais donc pour mourir?... Mourir d'amour après la communion ! C'est trop beau pour moi. »

Elle est morte, sans doute, dans les angoisses d'une souffrance atroce parvenue au paroxysme, héroïquement supportée, mais, le regard sur le crucifix, après un grand cri d'amour « Oh !... je l'aime !... Mon Dieu !... je... vous... aime ! ! !... » Soudain, elle tomba doucement en arrière, raconte Mère Agnès, la tête penchée à demi. La cloche de l'infirmerie rappela la communauté congédiée, « Ouvrez toutes les portes » dit la mourante (Il se trouve

trois portes dans l'appartement). « Cette parole avait quelque chose de solennel à cette heure et je pensais qu'au Ciel le Seigneur la répétait à ses anges »

Et ce fut l'extase devant les sœurs agenouillées. Le visage rept le teint de lis, ses yeux s'irradièrent, elle parut baignée dans une félicité qui surpassait ses espérances. Elle semblait répondre par certains mouvements de la tête à un interlocuteur invisible, qui l'eût divinement blessée, a plusieurs reprises, d'un trait d'amour. Cela dura l'espace d'un *Credo*, elle ferma les yeux et exhala son dernier souffle. Il était environ 7 h. 30 m., le 30 septembre 1897. L'ange était remonté aux cieux.

Morte, elle garda le sourire, la beauté, la grâce d'une enfant de douze ans pour ne prendre qu'ensuite, exposée au chœur, un aspect imposant.

Comme elle l'avait annoncé, à l'heure de sa mort, au soir d'une journée sombre et pluvieuse, les nuées s'enfuirent et bientôt dans le ciel pur scintillèrent les étoiles. Et, durant toute l'agonie qui fut longue, une myriade d'oiseaux, réunis sur un arbre proche de l'infirmerie, chantèrent à gorge déployée jusqu'à la mort de la sainte.

Ils ont préludé aux concerts angéliques qui ont salué son entrée dans les portiques célestes, à l'universel concert de louanges que l'Eglise fait monter vers son trône, aux supplications et aux acclamations du monde entier.

Quelle destinée manifestement conduite par Dieu ! Quelle splendeur dans la petitesse ! Quelle splendeur sortie de l'obscurité ! Quelle puissance dans la faiblesse ! Thérèse de l'Enfant Jésus est un chef-d'œuvre de la grâce dans tous les sens du mot, une merveille qui épuise l'admiration.

J. SCHYRGENS.

ROME

La littérature immorale

Instruction du Saint-Office aux archevêques, évêques et autres ordinaires « sur la littérature sensuelle et sensual-mystique ».

Parmi les maux les plus funestes qui, de nos jours, corrompent complètement la morale chrétienne et nuisent grandement aux âmes rachetées par le Précieux Sang de Jésus-Christ, il faut surtout compter la littérature qui favorise les passions des sens et un certain mysticisme lascif.

A ce genre appartiennent surtout des romans, des nouvelles, des drames, des comédies, dont la publication se multiplie aujourd'hui de façon incroyable et qui se répandent chaque jour davantage.

Si ce genre littéraire pour lequel beaucoup et surtout les jeunes gens éprouvent un si puissant attrait était contenu dans les limites, assurément assez larges, de la pudeur et de l'honnêteté, il pourrait non seulement plaire innocemment mais même être utile pour l'amélioration des mœurs des lecteurs.

Mais, hélas ! on ne peut assez déplorer, comme il est dit plus haut, le dommage très grave qui résulte pour les âmes de ce déluge de livres aussi immoraux que fascinants. Car beaucoup d'écrivains peignent avec les plus vives couleurs des scènes impudiques et, au mépris des devoirs de réserve les plus élémentaires, racontent tantôt à mots couverts et tantôt effrontément et abondamment les épisodes les plus obscènes, décrivent jusque dans les plus menus détails les vices sensuels les plus dégradants et les présentent avec toutes les recherches du style et tous les raffinements de l'art de façon à ne laisser intact rien de ce qui touche à l'honnêteté des mœurs. Chacun voit combien tout cela est pernicieux surtout pour les jeunes gens à qui l'ardeur de l'âge rend la continence plus difficile.

Ces ouvrages, souvent de petit format, sont en vente à vil prix dans les librairies des rues et des places des villes, des gares de

chemins de fer, et ils s'en vont, dans les mains de tous avec une rapidité extraordinaire, portant souvent jusque dans les familles chrétiennes des dommages très déplorables. Qui ne sait qu'ils excitent redoutablement l'imagination, allumant la passion la plus effrénée et entraînant le cœur dans la fange de toutes les turpitudes?

* * *

Des romans bien pires encore que les autres sont publiés par ceux qui, chose horrible à dire, osent justifier leur sensualité malade par des choses sacrées, associant les amours impudiques avec une espèce de piété envers Dieu et avec un mysticisme religieux évidemment faux : comme si la foi pouvait s'accorder avec la négation, bien plus avec la violation ouverte des lois morales et la vertu de la religion se mêler avec la corruption des mœurs.

C'est un principe indiscutable, au contraire, que la vie éternelle ne peut être atteinte par celui qui, même croyant très fermement les vérités révélées, n'observe pas les préceptes donnés par Dieu parce que celui-là ne mérite pas même le nom de chrétien qui professant la foi de Jésus-Christ n'en suit pas les exemples. « La Foi sans les œuvres est une foi morte. » (Jacques II. 26) et comme avertit Notre-Seigneur : « Ce n'est pas celui qui dit : « Seigneur, Seigneur ! » qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux. » (Mathieu VII. 21.)

* * *

Et que l'on n'objecte pas que dans beaucoup de ces livres il y a vraiment à louer la splendeur et la valeur du style, que l'on y trouve brillamment enseignée la psychologie conforme aux découvertes modernes, que les satisfactions voluptueuses y sont réprochées par le fait même qu'elles sont exprimées dans leur brutalité réelle ou parce qu'elles sont présentées parfois jointes aux remords de la conscience ou même parce qu'on y met en évidence combien souvent les plaisirs honteux aboutissent à la douleur et au repentir. Etant donné que grande est la fragilité de la nature humaine déçue et grande la tendance aux plaisirs sensuels, ni l'élégance du langage, ni des notions de médecine ou de philosophie, en admettant qu'il s'en donne dans ce genre de littérature, ni l'intention, quelle qu'elle soit, des auteurs, ne peuvent jamais empêcher que les lecteurs, fascinés par les voluptés des pages immondes, ne soient peu à peu pervertis dans l'esprit et dépravés dans le cœur jusqu'à ce que, lâchant le frein aux instincts mauvais, ils tombent dans toutes espèces de fautes et, fatigués d'une vie pleine de turpitudes, en viennent, et cela n'est pas rare, à se donner la mort.

Du reste, il ne faut pas s'étonner que le monde, habitué comme il est à se chercher lui-même jusqu'au mépris de Dieu, se délecte de ces livres, mais il est très douloureux de voir que des écrivains qui se réclament du nom chrétien se consacrent à une littérature si funeste. Serait-il donc possible qu'en contredisant aux principes de la morale évangélique on adhérerait à Jésus béni qui ordonna à chacun de crucifier sa chair avec ses vices et ses concupiscences? « Si quelqu'un — a-t-il dit — veut venir derrière moi, qu'il se renie lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. »

Et nous voyons bon nombre d'écrivain en venir à ce point d'effronterie et d'audace de vulgariser par leurs livres ces vices mêmes que l'Apôtre défendit aux chrétiens même de nommer : « La fornication et toute impureté... qu'elles ne soient pas même nommées parmi vous ainsi qu'il convient à des saints. » (Ephes. V. 3.) Que ceux-là sachent donc une bonne fois qu'ils ne peuvent pas servir deux maîtres à la fois, Dieu et la passion, la religion

et l'impureté : « Qui n'est pas avec moi, dit Notre-Seigneur, est contre moi. » (Math. XII. 30.) Et ils ne sont, certes, pas avec Jésus-Christ ces écrivains qui, par des descriptions honteuses, dépravent les bonnes mœurs, fondements véritables de la société familiale et civile.

* * *

Attendu donc la diffusion de la littérature sensuelle qui va chaque année, inondant davantage presque toutes les nations, la Sacrée Congrégation de Saint-Office, à qui appartient la défense de la foi et de la morale, prescrit, avec l'autorité apostolique et au nom de Notre Saint-Père le Pape Pie XI, de s'employer de toutes les manières possibles pour remédier à un mal si grand et si pressant.

En effet, il leur appartient à eux qui sont constitués pasteurs dans l'Eglise de Dieu par l'Esprit-Saint, de veiller avec une diligence toujours en éveil sur tout ce qui s'imprime et se publie dans leurs diocèses respectifs. Tous savent certainement que le nombre des livres répandus aujourd'hui partout est si grand qu'il est impossible au Saint-Siège de les examiner tous. C'est pourquoi, Pie X, de sainte mémoire, dans son *motu proprio* : *Sacrorum Antistitutum* décida ce qui suit : « Veillez de toutes vos forces, même en faisant usage de la condamnation solennelle, à ce que les livres qui circulent dans votre diocèse et dont la lecture est dangereuse soient éloignés des fidèles. Bien que, en effet, le Saint-Siège s'emploie de toutes façons à enlever de la circulation de telles publications, celles-ci ont tellement augmenté en nombre qu'il serait à peine possible de les énumérer toutes. D'où il résulte que parfois le remède est appliqué trop tard, quand le mal s'est accru en raison de trop d'atermolements. »

En outre, la plupart de ces volumes et opuscules, bien qu'ils soient très dangereux, ne peuvent pas être frappés par une censure spéciale de la Congrégation Suprême. C'est pourquoi les Ordinaires, conformément au Canon 1397, § 4, du Code de Droit Canon, chercheront, directement ou par le moyen des Conseils de vigilance institués par le même Souverain Pontife dans sa lettre encyclique : *Pascendi Dominici gregis* à accomplir ce très grave devoir avec le plus grand soin et ils n'omettront pas de dénoncer, au moment opportun, dans leurs bulletins diocésains ces livres comme condamnés et nuisibles au plus haut degré.

De plus, qui ignore que l'Eglise a déjà établi par une loi générale que les mauvais livres qui offensent *ex professo* l'intégrité des mœurs doivent tous être tenus pour interdits comme s'ils étaient inscrits à l'*Index* des livres prohibés?

Il en résulte comme conséquence que ceux-là commettent un péché mortel qui, sans l'autorisation nécessaire, lisent un livre évidemment immoral même s'il n'a pas été condamné nominale-ment par l'autorité ecclésiastique. Et puisque en cette matière, certainement d'importance très grande, ont cours parmi les chrétiens des opinions fausses et dangereuses, que les Ordinaires veillent par des admonitions pastorales à rappeler là-dessus l'attention surtout des curés et de leurs collaborateurs et à instruire opportunément les fidèles.

En outre, que les Ordinaires n'oublient pas de déclarer, d'après les nécessités de leurs diocèses respectifs, quels sont les livres nominale-ment prohibés par le droit. Que s'ils croient écarter plus sûrement et plus rapidement les fidèles de la lecture de certain volume en le condamnant par un décret particulier, il convient absolument qu'ils usent de ce droit comme le Saint-Siège a coutume de le faire dans des matières de plus grande importance suivant la prescription du canon 1395, § I, du Code de droit canon : « Le droit et la mission de prohiber pour un juste motif les livres n'appartient pas seulement à l'autorité ecclésiastique suprême pour toute l'Eglise, mais encore aux

Conciles particuliers et aux Ordinaires pour ceux qui leur sont soumis. »

Enfin, cette Suprême Sacrée Congrégation décide que tous les archevêques, évêques et autres Ordinaires, à l'occasion de leur relation diocésaine, feront rapport au Saint-Office sur ce qu'ils ont décidé et exécuté contre les livres immoraux.

Du Palais du Saint-Office, le 3 mai 1927.

RAPHAEL, CARDINAL MERRY DEL VAL.
Secrétaire.

IRLANDE

La situation

D'après un article de John J. Horgan : L'Expérience irlandaise, dans *The Atlantic Monthly*, de mai 1927.

Plus de cinq ans se sont écoulés depuis la nuit de décembre 1921, où était signé le traité anglo-irlandais. Moins d'un an plus tard, deux des principaux signataires du côté irlandais étaient morts : Arthur Griffith et Michael Collins (ce dernier assassiné).

Le traité concédait aux Irlandais, à proprement parler, tout ce qu'ils demandaient, sauf le titre de République et une Irlande indivise. Du reste, l'encre des signatures avait à peine eu le temps de sécher que le parti Sinn Féin se scindait en deux de par la répudiation, par de Valera, de l'action des plénipotentiaires irlandais. Ce dernier, personnage de troisième ordre, porté par une ascension « météorique » à une des toutes premières places se trouva à la tête d'une minorité irréconciliable et « impossible », qu'il ne pouvait, du reste, ni contrôler ni diriger.

Le Dail ou Parlement irlandais accepta le traité à quelques voix de majorité. Aux élections générales, le pays se prononça nettement en faveur du traité. Une guerre civile chaotique s'ensuivit. Elle causa des dommages énormes et se termina par la capitulation sans conditions des républicains, en avril 1923.

Au cours des années qui se sont écoulées depuis, le Gouvernement, qui avait eu raison de l'insurrection, a créé une législation et fait sortir l'ordre du chaos. Il a abordé des problèmes sociaux de vaste envergure, rétabli l'équilibre budgétaire et inauguré la dernière phase de la réforme agraire, qui mettra fin au régime landrildiste. Ces résultats surprennent particulièrement quand on pense qu'ils sont l'œuvre de jeunes gens sans expérience. Lorsqu'ils arrivèrent au pouvoir, le vaisseau de l'Etat sombrait. Aujourd'hui, il a été mené à bon port. Il peut, dès lors, être procédé aux réparations et aux reconstructions nécessaires.

Les noms des deux principaux pilotes qui ont sauvé ce vaisseau sont : M. W.-T. Cosgrave, président du Conseil exécutif, M. K. O'Higgins, vice-président. Le premier, ancien conseiller municipal de Dublin, condamné à mort pour avoir pris part à l'insurrection de 1916, représente en sa personne le triomphe du sens commun sur les inepties à grandes prétentions ; c'est un politicien astucieux mais aussi un honnête homme qui a un grand sens des réalités. M. O'Higgins est l'homme fort, presque, pourrait-on dire, le Mussolini de l'Etat Libre d'Irlande. C'est lui qui, à titre de ministre de la Justice, dut piloter la nouvelle Constitution irlandaise à travers le Dail. Son oncle, M. Timothy Healy, est aujourd'hui le premier gouverneur général de l'Etat Libre. Parmi les autres membres éminents du ministère, citons : M. Ernest Blyth, ministre des Finances ; M. Hogan, ministre de l'Agriculture ; M. Desmond Fitzgerald, ministre des Affaires étrangères, qui s'est spécialisé dans la littérature française, et s'est, récemment, distingué à Genève.

On pourrait, à juste titre, reprocher à ce Gouvernement et au parti qu'il représente, le *Cumann na n Gaedheal* (Ligue gaélique), une tendance presque enfantine sinon morbide qu'on pourrait qualifier de politique *A Chara* (*A Chara* est l'équivalent irlandais de *Dear Sir*). Toutes les lettres officielles irlandaises écrites en anglais commencent par ces deux mots gaéliques, pour se terminer par une formule de salutation également rédigée en gaélique : ineptie qui ne se rencontre chez aucun autre Gouvernement de notre globe. Même tendance dans le domaine de l'instruction

publique (où le gaélique est encouragé de toutes les façons, bien que presque toute la population adulte parle anglais), dans l'industrie, dans la politique extérieure. On dirait que le Gouvernement se pique de faire montre de plus de nationalisme que le parti républicain. Cependant, il est à désirer que le *Cumann na n Gaedheal* sorte vainqueur des prochaines élections législatives.

L'opposition est composée de plusieurs petits groupes sans grande importance, le parti travailliste à part, que dirige un chef intelligent, M. Thomas Johnson. Il proclame, dans son programme, que le bien-être général et celui de la nation doivent prendre le pas sur le droit de propriété. Les autres groupes pèsent peu dans la balance : parti des fermiers, parti du peuple, ligue nationale irlandaise.

Le parti républicain aurait pu jouer le rôle d'une opposition formidable s'il n'avait pas déclenché la guerre civile. M. de Valera a fini par renoncer à son titre de président de la République irlandaise, et il a formé un nouveau parti qui veut bien entrer dans le Dail, si le serment de loyalisme est supprimé : ce que le Gouvernement ne veut pas. Les républicains extrémistes ont à leur tête Miss Mary Mac Swiney, dont les amis haïssent de Valera plus encore que le Gouvernement actuel. Tout cela n'est pas sérieux, et ce que les Irlandais d'Amérique pourraient faire de mieux, aujourd'hui, ce serait de ne plus se mêler du tout des affaires de l'Etat Libre.

Il est des problèmes plus sérieux qui se posent devant l'Irlande, problèmes dont quelques-uns démontrent concrètement au public que la liberté n'est pas dénuée d'inconvénients.

A partir d'avril 1923, l'Etat Libre a commencé à appliquer aux produits anglais des tarifs protectionnistes. Ces tarifs ont fortement mécontenté les agriculteurs et donné lieu à bien des controverses. Le Gouvernement lui-même est divisé sur cette question. Un autre problème, très grave à un certain moment, a été réglé : celui de la frontière entre l'Ulster et l'Etat Libre. Une crise sérieuse surgit, à ce sujet, à la fin de 1925. Elle fut liquidée par un compromis. La frontière resta ce qu'elle était, la Grande-Bretagne faisant remise d'autre part à l'Etat Libre de sa part de la dette publique du Royaume-Uni (à la date de la signature du traité). Désormais, il est peu probable que l'Angleterre soit invitée à intervenir dans les affaires de l'Irlande, soit par l'Irlande du Nord, soit par celle du Sud. L'une et l'autre commencent à comprendre — la frontière est là pour le leur montrer — qu'Erin ne saurait à proprement parler être divisée. L'attitude de l'Etat Libre à l'égard de l'Ulster est cependant amicale, d'une amitié pourtant moins active que passive.

Grâce à l'accord de Londres au sujet de la frontière de l'Ulster, la dette nationale de l'Etat Libre n'est plus que de 6 livres sterling, 9 shillings, 4 pence par tête d'habitant : 22 millions de livres au total. L'emprunt national de 1924, émis à 95, est au-dessus du pair. Les impôts sont notablement trop élevés ; le Gouvernement essaie de les diminuer graduellement.

Les relations avec l'Angleterre s'améliorent ; cependant, il faudra une génération encore pour éliminer complètement l'élément anti-anglais de la mentalité irlandaise. Plus l'Irlande approchera, dans ses rapports avec l'Angleterre, de l'égalité absolue, moins les hommes politiques anglais tâcheront de se mêler des affaires irlandaises, plus sera forte l'amitié que, dans un discours récent, M. O'Higgins voit venir après la « paix » actuelle. Actuellement, l'Etat Libre est désireux de voir abroger le droit d'appel au Conseil privé, Tribunal suprême d'appel pour tout l'Empire, mais il lui faut prendre en considération le sentiment des autres Dominions, ceux de la population française du Canada notamment.

L'Etat Libre a aussi fait ses débuts dans le domaine politique extérieur, et M. Desmond Fitzgerald a prononcé, à Genève, un discours qui a eu l'approbation générale. La position de l'Irlande dans le système politique européen, son ancienne dépendance vis-à-vis de l'Angleterre, sa situation géographique avaient empêché jusqu'ici le peuple irlandais de s'intéresser de façon intelligente à la politique étrangère. Mais cet état de choses va changer vraisemblablement.

Dans le domaine économique, on constate également de notables progrès. Sous l'impulsion du ministre de l'Agriculture, M. Hogan, une amélioration radicale du système agricole est, dès à présent, entrée dans les faits.

Les œufs et les produits lactés irlandais figurent, aujourd'hui, à la première place sur le marché britannique. En 1925, l'Etat Libre a vendu à la Grande-Bretagne et à l'Irlande du Nord des

produits à raison de 13 livres, 14 shillings par tête d'habitant. Pour les achats de produits britanniques, nous avons le chiffre de 12 livres 14 shillings par tête. Par rapport à la Grande-Bretagne, l'Irlande a distancé l'Argentine et le Canada.

Le projet relatif au Shannon, ce *nagnum opus* du Gouvernement, vient très à point appuyer les efforts laborieux de M. Hogan. Le premier stade une fois réalisé, le grand fleuve fournira, croit-on, 153 millions d'unités hydrauliques même si l'année est particulièrement sèche : 288 millions par année moyenne (une unité hydraulique équivaut, on le sait, à un kilowatt-heure). Ce premier stade coûtera 5,200,000 livres. Les travaux ont été confiés à Simens et Schuckert, une compagnie allemande. Parmi les résultats bienfaisants de ce *Shannon scheme* une fois réalisé, citons celui-ci : grâce à la houille blanche fournie par le fleuve, l'Etat Libre pourra importer 1,290,000 livres sterling en moins de charbon par an.

Le projet relatif au captage des eaux du Shannon est indubitablement un acte de foi nationale dans l'avenir du *Free State*. D'autres importants projets industriels sont en voie d'exécution.

Bien des progrès à enregistrer encore dans d'autres domaines. L'ordre et la légalité dominent partout. Le calme règne aujourd'hui dans l'Etat Libre comme dans n'importe quel autre pays d'Europe.

Cet Etat s'est attaqué avec courage et intelligence aux questions sociales. Le Parlement irlandais s'est refusé à permettre le divorce avec droit de se remarier; et sur ce point, la grande majorité du peuple a pris nettement position : catholiques et protestants d'Irlande repoussent le divorce qu'ils estiment être un « mal social ». Les protestants sont traités avec une impartialité complète; la plupart des membres de la Cour suprême sont du nombre; la fausseté de l'affirmation des ennemis de naguère de l'autonomie irlandaise : *Home Rule means Rome rule* (« Le Home Rule et la toute-puissance de Rome sont synonymes ») a été surabondamment démontrée. Les relations entre l'Eglise et l'Etat sont excellentes.

L'émigration fait toujours baisser le chiffre numérique de la population irlandaise (3,7 % de diminution d'après les données du dernier recensement).

* * *

Tels sont les résultats de cinq ans de *self government* irlandais. L'Irlande est-elle arrivée, aujourd'hui, à un équilibre stable? Beaucoup dépendra de l'attitude de la Grande-Bretagne. Les décisions récentes de la Conférence impériale, quant à la situation politique des Dominions, proclamés communautés autonomes au sein de l'Empire, démontrent que les prétentions de l'Irlande à l'égalité ne sont plus contestées par l'Angleterre.

Il est une autre considération encore. Tout patriote irlandais aime certainement sa patrie plus qu'il n'a jamais haï la Grande-Bretagne; et cette patrie, il la veut unifiée. Ce but ne saurait être atteint tout au moins dans un délai plus ou moins rapproché, si l'Irlande s'engage dans la voie républicaine; il pourra vraisemblablement l'être, d'autre part, et cela en peu d'années, à l'aide d'un système fédéral, se développant au sein du *Commonwealth* britannique. L'avenir de l'Irlande suivra donc très vraisemblablement un processus évolutionniste, non une voie révolutionnaire.

Un discours prononcé à Manchester par M. Cosgrave, discours empreint de beaucoup d'optimisme quant aux relations futures de la population « de ces deux îles que Dieu a placées si près l'une de l'autre sur la surface de la mer »; ce discours qui parle de paix et d'amitié futures entre l'Irlande et l'Angleterre est empreint d'esprit chrétien : il porte en même temps la marque d'un véritable homme d'Etat. Si des deux côtés de la mer d'Irlande ces principes sont suivis, la stabilité de l'Etat Libre sera assurée. Il y a plus : les bonnes relations irlandais-anglaises influenceront l'attitude des Irlandais d'Amérique et, dès lors, les relations anglo-américaines. L'Irlande a un très beau rôle à jouer sur la scène mondiale. Son peuple est extrêmement conservateur. Sa dette extérieure est insignifiante. Aucun engagement ne la lie dans le domaine extérieur (1). Son agriculture est d'ordre émi-

(1) En d'autres termes : l'auteur fort modéré et peu anglophobe, n'en estime pas moins que rien n'oblige l'Irlande à intervenir aux côtés de l'Angleterre dans une guerre — européenne ou autre — s'il y a conflit! Ce point est à retenir.

nement stable. Son climat est doux et égal. L'ordre est partout. Ses ouvriers sont industriels et intelligents. *Sursum corda!* Il est vrai d'autre part que la liberté qu'elle a acquise ne marque que le commencement de la voie qu'Erin doit parcourir.

MEXIQUE

Les martyrs de Guadalajara : Anacleto González Flores et ses compagnons

Le licencié Anacleto González Flores, dont les pages qu'on va lire relatent le martyre, était un des principaux dirigeants du catholicisme social au Mexique. Il était né vers 1890 dans un foyer modeste à Tepic, dans une région de l'Etat de Jalisco dénommée Los Altos. Il fit au séminaire de San Juan de Los Lagos, puis à celui de Guadalajara ses classes d'humanités et de philosophie, avant de s'inscrire en 1923 à l'Ecole libre de Droit de cette dernière ville. Brillant étudiant, il n'obtint néanmoins qu'en 1920 le titre académique donnant accès à la profession d'avocat : ses études préparatoires avaient été tenues pour nulles par les jurys officiels, parce que faites dans des établissements privés.

Dès les débuts de sa vie universitaire, González Flores s'adonna avec un ardeur et un succès exceptionnels à l'action catholique. Il fut bientôt mêlé à toutes les œuvres religieuses, sociales ou politiques de Guadalajara. Il excellait comme journaliste. Après la ruée carranciste qui détruisit les institutions catholiques, il fut le premier à redresser la tête avec son hebdomadaire *La Palabra*. Peu après, il contribua à fonder *El Obrero*, qui devint l'organe officiel de la confédération catholique du Travail.

Sa plume était inlassable. On la retrouvait encore dans l'organe politique *Restauracion*, dans l'hebdomadaire *La Epoca*, dans *Gladium*, enfin, le porte-voix donné par González à la bataillonneuse Union populaire. Ce champion n'était pas un orateur moins extraordinaire. La facilité et l'éclat de son verbe ont stupéfié ceux qui l'entendaient. Mais sa parole n'avait rien d'un vain tapage; avant tout, elle était acte. Le 22 juillet 1918, González Flores se levait devant une assemblée de trente mille âmes pour sommer Carranza de restituer au peuple du Jalisco les libertés ravies. C'était d'ailleurs un virtuose de l'improvisation. Un de ses plus grands triomphes fut son discours au Congrès régional de l'A. C. J. M. en 1919. Or, quelques instants avant de monter à la tribune, il ne soupçonnait pas qu'il eût à prendre la parole.

González Flores ajoutait à ces dons les ressources de l'organisateur. Après avoir distribué son dévouement entre l'A. C. J. M., dont il fut président local, puis vice-président régional, et la plupart des œuvres ouvrières de Guadalajara, il sut concevoir, fonder et diriger, à force d'énergie, un groupement qui devint en peu de temps l'organisation catholique la plus puissante et la plus vivace de tout le Jalisco : l'Union populaire.

A l'action catholique, González Flores sacrifiait noblement ses préférences pour l'étude, son goût pour la vie de famille, sa situation matérielle elle-même. Il sut lui immoler, en diverses occasions, sa liberté. Ainsi, lorsque, vers 1917, certaine manifestation de l'A. C. J. M. eut pour résultat l'emprisonnement d'une quinzaine de jeunes gens. A leur tête, González refusa avec fierté d'acheter sa libération et il se mit à évangéliser avec ses compagnons les prisonniers de droit commun.

Après ses talents, son avenir et ses forces, González Flores, a offert de plein gré au Christ-Roi sa vie elle-même. Des récits horribles de son exécution nous étaient parvenus depuis quelques jours : habitués aux excès des soudards que Calles habille en généraux, nous hésitions cependant à croire à de telles extrémités, lorsque des confirmations reçues de divers côtés nous ont bien forcés d'admettre la vérité de tant de témoignages concordants.

On lira ci-après le récit qu'une habitante de Guadalajara, le lieu du supplice, adresse à son fils, un religieux établi aux Etats-Unis, lequel nous l'a envoyé à son tour. Nous y insérerons entre parenthèses des compléments parus dans le *Diario de El Paso*, du 14 avril et entre doubles parenthèses quelques détails que nous procure le publiciste mexicain M. P. Vazquez Cisneros.

Le premier avril (à quatre heures du matin), on fit l'assaut de l'humble maison d'Anacleto Flores et des trois jeunes Vargas Gonzalez; le premier était le chef de l'Union populaire et un champion de la cause de Jésus-Christ; les deux autres étaient ses collaborateurs infatigables.

(Gonzalez Flores était recherché depuis quelque temps par les agents fédéraux. C'est chez Vargas qu'on le découvrit.) On avait déployé un grand luxe de troupes : nul moyen de fuir, car les soldats et les agents cernaient la maison et occupaient même les terrasses des maisons voisines. Anacleto s'avança seul et à l'imitation du Sauveur, il dit : « Si vous me cherchez, me voici, prenez-moi; mais laissez partir les autres ». Vaine pitié! (Ni les supplications de la vieille maman ^{M^{me}} Elvira G. Vargas, ni les pleurs de cinq petites sœurs ne retinrent les bourreaux. Ils ligotèrent les jeunes gens et, on les conduisit tous à la Grande Caserne Rouge, notre Colisée à nous! (*el Cuartel Goloradol*) (En même temps, les femmes étaient emmenées avec un domestique dans un autre camion, à l'Inspection de police. A la caserne se trouvait déjà d'autres catholiques également innocents; tous se rendirent compte qu'ils allaient avoir à payer de leurs souffrances l'incapacité du général Ferreira de pacifier la région (1).

On ne donna rien à manger aux prisonniers et vers deux heures, ce même jour, qui était le premier vendredi du mois, commença leur martyre.

(A la caserne même), Anacleto fut suspendu par les pouces et flagellé (après avoir été dénudé); on lui poignarda les pieds, voulant lui faire déclarer où se trouvait notre Archevêque, ainsi que bien des choses. Il endura tout avec le courage et la fierté d'un vrai martyr, soutenu par la force d'En-Haut. Tant qu'il eut un souffle, il ne cessa d'exhorter et d'animer ses compagnons. A la fin, il tomba sous le poignard. (Aux Vargas également, on appliqua la torture. Le général Ferreira prit part en personne à l'exécution, avec des officiers de son état-major, il déchargea sur Gonzalez et sur les Vargas son pistolet automatique, les tuant sur le coup. Georges reçut une balle au front et deux à la poitrine, Raymond une au cœur et une seconde à la poitrine. Gonzalez eut le crâne brisé par deux balles et le torse traversé de quatre autres, tirées par les aides de camp.)

Les Vargas Gonzalez ne périrent pas tous trois; on avait séparé Florentin, qui fut témoin du martyre de ses frères Raymond (étudiant en médecine) et Georges (étudiant ingénieur). C'est à Florentin que l'on doit les détails du récit. Lui-même et ses parents conçurent un véritable chagrin de cette libération.

(Le père des Vargas, un homme de 67 ans, se cache encore avec deux autres fils, l'un médecin et l'autre avocat, dans un village voisin de Guadalajara. La mère et les sœurs furent mises en liberté le lendemain de l'exécution.) En voyant arriver Florentin avec la dépouille de ses frères (qui avait été exposée au public la veille en dehors de la caserne), sa mère lui dit : « Ah! mon cher fils, combien la couronne a été près de toi! Tu ne l'as pas obtenue aujourd'hui, et tu dois donc devenir encore meilleur pour la mériter ». A tous ceux qui lui présentaient leurs condoléances, le père des martyrs répondait : « Non, pas de condoléances, mais des félicitations plutôt pour l'honneur immérité qui m'est échu d'avoir deux fils martyrs! »

Comme tout le monde, j'ai été voir les cadavres. Les corps étaient à découvert; on voyait les habits trempés dans le sang jusqu'au col. Anacleto avait le rire aux lèvres; il montrait ses dents blanches, comme quelqu'un qui rit en toute franchise; ses yeux étaient ouverts et sa figure n'avait aucune contraction. En le voyant, on ne pouvait s'attrister sur son sort, car on éprouvait la certitude de son éternel bonheur. Béni soit Dieu dans ses Anges et dans ses Saints! Chacun faisait toucher des objets à son corps; on demandait des grâces par son intercession et ses habits ensanglantés furent divisés en petits morceaux. Quand le cadavre fut mené dans la maison, le sang coulait encore, de sorte que l'on put en imbiber une grande quantité de ouate.

J'oubliais de dire qu'un peu avant son martyre, Anacleto avait parlé à ses compagnons et aux bourreaux, avec tant de force, avec une telle inspiration et une telle éloquence, que ces soldats refusèrent de le martyriser; il fallut faire venir un autre peloton.

Anacleto laisse une épouse. (Au moment où on le mettait à

la torture, cette jeune et courageuse femme apportait l'*amparo* (1) à la caserne et s'efforçait d'y obtenir accès. On ne lui ouvrit la porte, après une longue attente, que pour la mener devant le cadavre pendu, dénudé et mutilé de son mari.) Anacleto laisse aussi deux petits garçons un de trois ans et l'autre de dix mois; pour tout héritage, il leur légua un nom glorieux, et du sang de héros dans les veines. J'ai vu le petit de trois ans s'approcher du cadavre de son père et demander à sa tante de le lever pour pouvoir l'embrasser. Quelqu'un lui demanda ce qui était arrivé à papa et l'enfant répondit : « Des méchants l'ont tué parce qu'il aimait beaucoup l'Enfant Jésus ».

Le samedi à trois heures, j'ai assisté à l'enterrement; il y eut une immense multitude, mais l'ordre fut admirablement gardé. Des couronnes étaient portées par des ouvriers. Devant la porte de la maison du martyr, un ouvrier cria trois fois l'invocation : « Daignez Seigneur, humilier et confondre les ennemis de la Sainte Eglise! » Et la multitude de répondre : « Nous vous en supplions, exaucez-nous, Seigneur ». Et encore : « Reine des martyrs, priez pour nous et pour l'Union populaire ». Au cimetière, des jeunes gens ainsi qu'un ouvrier prirent la parole pour faire l'éloge d'Anacleto, et on acclama le Christ-Roi avec enthousiasme.

(Le jeune Louis Padilla, président de l'A. C. J. M., le docteur Manuel Altamirano et un autre jeune homme dont le nom n'est pas connu étaient également détenus à la caserne Colorado. Le même vendredi, à deux heures, ils furent tous emmenés au cimetière municipal et fusillés dans le dos.)

La même affluence se rassembla pour les funérailles de Louis Padilla et des deux Vargas Gonzalez; elles se firent plus tard parce qu'on avait attendu le père des Vargas qui venait de Colima (?).

Les deux jeunes gens qui avaient fait l'éloge d'Anacleto au cimetière, furent pris à la sortie et fusillés. L'ouvrier put s'échapper et vit encore caché.

(Le 3 avril, au matin, furent également fusillés au cimetière les frères Huerta, deux hommes très honorablement connus en ville. Salvador était chantre d'église, jamais il ne s'était mêlé de politique, et Ezéquiél exploitait un bel atelier de mécanique dans la rue Madero. Sur la dénonciation de Mariano Calzada, qui crut sauver ainsi sa vie, ils furent arrêtés sous l'inculpation de fabriquer des munitions pour les rebelles. On les a exécutés sans autres preuves. *Diario de El Paso*, 9 avril.)

Ezéquiél Huerta laisse onze enfants, Salvador dix.

Te souviens-tu du Père Hermenegilde Iara? Il est au comble de ses désirs, car le Seigneur a couronné sa vie par le martyre; son cadavre a été trouvé criblé de balles. Plusieurs d'entre ses frères eurent le même sort.

On vit ici dans une continuelle agonie, jour et nuit. Prie pour nous, afin que nous sachions mourir en vrais chrétiens.

Guadalajara, le 10 avril 1927.

(1) L'*amparo* est une ordonnance délivrée sur le champ par le juge aux citoyens qui se plaignent de subir un abus d'autorité. Elle a pour effet de suspendre l'exécution des mesures administratives jusqu'au terme d'un procès régulier.

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement est venu à échéance, de vouloir bien verser fr. 37.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 27.50).

Ils éviteront ainsi des frais de recouvrement et des perturbations dans le service régulier de la Revue.

(1) L'Etat de Jalisco est celui où l'insurrection populaire a pris le plus grand développement.



La 8 CV. FIAT modèle 509

est par excellence la voiture rapide, économique et la mieux suspendue.

Agence Exclusive : L'AUTO-LOCOMOTION

35-45, rue de l'Amazone. BRUXELLES

La publicité
dans
**La Revue Catholique
des Idées et des Faits**
est
TOUJOURS EFFICACE

LIBRAIRIE ALBERT DEWIT.
53, RUE ROYALE, BRUXELLES

VIENT DE PARAITRE

LÉOPOLD I^{ER}
Oracle politique de l'Europe
PAR
le Comte E. CORTI et le Baron C. BUFFIN

Un beau volume in-8° de 385 pages avec portrait hors texte.
PRIX 25 FRANCS

◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆

Après le livre du comte L. de Lichtervelde sur Léopold II, qui vient de remporter un succès triomphal, voici un ouvrage sur Léopold I^{er} qui piquera, au même degré, la curiosité publique.

L'œuvre du Comte Corti et du Baron Buffin est tout à fait originale. Elle n'emprunte rien aux ouvrages publiés antérieurement sur Léopold I^{er}. On dirait même qu'elle se donne la coquetterie de les ignorer presque complètement. Elle est rédigée dans toutes ses pages d'après des documents restés inédits jusqu'à ce jour : correspondances du Roi lui-même avec des princes de la maison d'Autriche, empereur et archiducs, ainsi qu'avec des hommes d'État étrangers, papiers, mémoires et correspondances de ministres belges, et des serviteurs les plus intimes du Roi, rapports de diplomates, tous papiers restés inaccessibles aux chercheurs. C'est dire qu'on y trouvera beaucoup de nouveau. Notre premier Roi y apparaît sous un aspect insoupçonné.

TENTES coloniales

H. MAETENS
Rue Wautler
41
Laeken-Bruxelles

Tél 65,477.



BRIQUES DE VENLOO

Pour Façades et Parement intérieur **C. H. V.** Produits supérieurs et sans Rivaux

Teintes : BLANC-IVOIRE, CRÈME, JAUNE, OUIR, ROUGE ET ÉMAILÉE, toutes Teintes

Tuile "METAL" à double emboîtement
Teinte Rouge et Bleue (15 au m²)

Bureaux et Chantiers :
1, 2 et 3, quai des Usines
Ponts de Laeken
Tél. 529,25 Télégr. Briquetuiles Bruxelles

BRIQUES MOULURÉES de tous MODÈLES
Formats de Bruxelles, Waal et Boom
Briques réfractaires, Briques Klinckaert, Briques flammées

Agent général dépositaire :
Maison Hubert KESSELS
BRUXELLES

Expédition en province de toutes quantités de mes magasins de Bruxelles